

La Lettre

NATURE HUMAINE
Un autre regard sur l'écologie.

L'agriculture
et le changement

Numéro 08

La Lettre

NATURE HUMAINE

Édito

Écrite à la demande de l'association Rés'OGM Info, cette huitième Lettre Nature Humaine s'adresse à celles et ceux qui s'interrogent sur les aspects humains du changement au sein du monde agricole, mais aussi à celles et ceux qui questionnent la façon dont nos choix techniques sont liés à des facteurs psychologiques, sociologiques et culturels. Secouée par de profonds changements depuis plusieurs décennies, objet de toutes les critiques et de tous les espoirs, l'agriculture concentre comme un creuset sociétal les tensions, freins, dissonances, mais aussi moteurs et espoirs en lien avec l'écologie. Dans ce contexte, comment évoluer individuellement et collectivement vers une meilleure prise en compte de l'environnement et de l'humain dans les pratiques agricoles ?

Par cette Lettre, nous avons choisi d'explorer plus particulièrement les freins et moteurs du changement propres au monde agricole : comment se manifestent-ils lorsque les agriculteurs sont confrontés à des choix décisifs dans leur métier ? Comment peuvent-ils être pris en compte pour faciliter l'accompagnement et cultiver un changement des pratiques et des visions, au sein du monde agricole vers un plus grand respect de l'environnement et des individus ? Comment dépasser les tensions psychologiques issues de situations paradoxales humainement difficiles ? Quelles sont les approches d'accompagnement les plus efficaces dans ce contexte ? Quels sont les difficultés et les succès que rencontrent les conseillers agricoles et les accompagnants ? Une des difficultés réside peut-être dans le manque de reconnaissance et la souffrance de l'isolement sociétal qui pèsent lourdement sur toute la profession. Et si c'était également là qu'il fallait chercher des pistes de solution ?

Nourrie des témoignages d'agriculteurs et d'acteurs de terrain, mais aussi de l'analyse de sociologues, cette Lettre invite le lecteur à poser un regard nouveau sur l'émergence d'une agriculture plus respectueuse de l'environnement et de l'humain.

Si les freins au changement sont encore nombreux, de profondes ressources existent au cœur même du monde agricole pour progresser en ce sens. L'accompagnement professionnel joue un rôle essentiel pour inviter les agriculteurs à devenir les pionniers de leur propre changement. Au-delà des idées reçues, les solutions germent...

L'association Nature Humaine

Nature Humaine est une association à but non lucratif dont l'objectif est d'agir et d'aider à agir pour la nature et l'Homme, en explorant les facteurs humains et les représentations du monde qui freinent ou au contraire facilitent le changement. Nature Humaine est un creuset où les sciences humaines peuvent se rencontrer autour de l'écologie pour faire émerger une réflexion originale sur notre relation à la nature et à notre propre nature.

La Lettre est sa première action.

www.nature-humaine.fr

Rés'OGM Info (www.resogm.org)

s'est donné pour mission la diffusion d'une information citoyenne et indépendante sur les enjeux liés aux Organismes Génétiquement Modifiés et sur les pratiques agricoles alternatives en Rhône-Alpes. L'association est née en 2005 sous l'impulsion de paysans et de citoyens, dont certains sont issus de cursus en sciences humaines. En 2011, elle a entamé une réflexion sur les freins au passage à l'action et s'est tournée vers Nature Humaine pour approfondir son champ de vision.

Le message de Rés'OGM aux lecteurs de la Lettre :

« Nous sommes intimement persuadés qu'un changement profond de nos pratiques et de nos mentalités ne pourra se faire qu'avec et non contre les acteurs agricoles. Nous sommes ravis d'avoir travaillé avec Nature Humaine pour éclairer les enjeux de l'accompagnement du changement dans le monde agricole. Nous vous souhaitons beaucoup de plaisir à la lecture de cette Lettre. »

La Lettre Sommaire

NATURE HUMAINE

Actualité de Nature Humaine

Nature Humaine a réalisé en 2010, avec le soutien de la Région Rhône-Alpes, une enquête auprès des associations de protection de l'environnement de la Région, afin de connaître leurs pratiques concernant la prise en compte des facteurs humains (sociologiques, culturels et psychologiques) comme causes profondes de la crise écologique et comme freins et moteurs au changement des comportements et au passage à l'action.

Nature Humaine souhaite ainsi identifier leurs compétences, leurs difficultés et leurs besoins afin de les aider à mieux intégrer ces notions dans leurs actions de terrain et leurs campagnes de sensibilisation.

Lire le rapport d'enquête :

www.nature-humaine.fr/rapportenquete

RUBRIQUE COMPRENDRE

Le changement au cœur de l'identité agricole

Episode 1 : Des changements et des hommes ...
le constat de tensions profondes

Episode 2 : Freins au changement : les racines
cachées

Episode 3 : Des ressources propres au monde
agricole

RUBRIQUE TERRAIN

Accompagner le changement auprès des
agriculteurs

Episode 1 : Embarquement pour le changement :
voyageur seul ou accompagné ?

Episode 2 : La posture de l'accompagnant :
du conseil à l'écoute

Episode 3 : Accompagner l'accompagnant ?

Episode 4 : Parler de ce qui ne se dit pas...Le
tabou de la psychologie et des sciences
humaines

RUBRIQUE PAROLES D'EXPERT

Pratiquer l'écoute active et le questionnement

RUBRIQUE POUR ALLER PLUS LOIN DANS L'INATTENDU

Le regard de la Communication NonViolente

Le changement au cœur de l'identité agricole

Le monde agricole nous renvoie en miroir les contradictions profondes de notre société. Il constitue un creuset où se rencontrent et s'affirment des visions divergentes portant sur des sujets aussi vitaux que la préservation des ressources alimentaires, de l'eau, des sols, de la biodiversité. Au-delà des pratiques professionnelles de chaque agriculteur, des imaginaires collectifs profonds sont aussi en jeu. Commençons par une vue d'ensemble de ce paysage complexe, en pleine mutation.

Episode I

« Des changements et des hommes ... le constat de tensions profondes »

1- Une agriculture au carrefour d'enjeux contradictoires

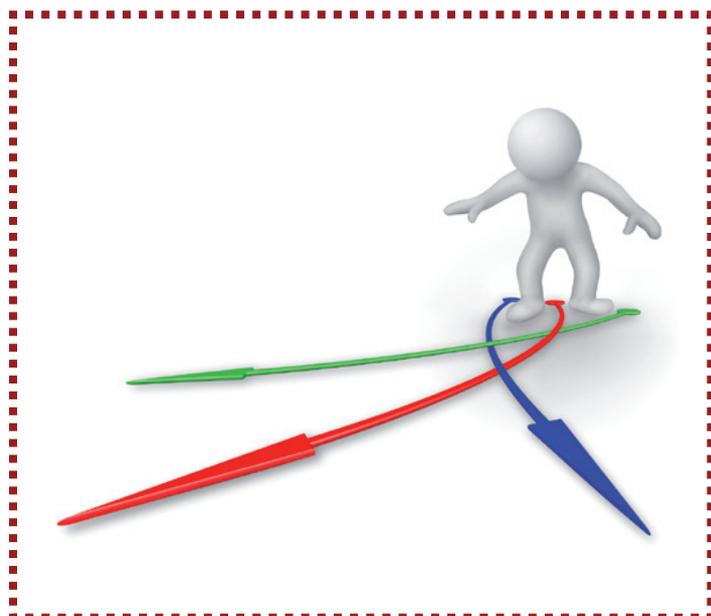
La récente levée d'interdiction du maïs OGM Mon810 n'est qu'un exemple parmi d'autres de ces situations conflictuelles complexes où les expertises techniques s'affrontent souvent loin de la compréhension du grand public. Les professionnels de l'agriculture eux-mêmes se retrouvent confrontés à la montée de deux grands courants contradictoires (voir encadré p.5 pour plus de détails) :

- Une forte pression économique qui les incite à une technicisation des pratiques, allant par exemple jusqu'à la surveillance de l'état des cultures par couverture satellite, la robotisation des salles de traite, la culture hors-sol, ou encore le recours aux organismes génétiquement modifiés,
- Une pression sociétale croissante pour une meilleure prise en compte de l'environnement, de la santé, de la biodiversité, etc.

Chacun de ces courants est lui-même porteur d'un projet de société, d'un imaginaire, de valeurs, de craintes et d'espoirs qui lui sont propres. Quelles en sont les conséquences sur l'évolution des pratiques professionnelles ? Et comment de telles tensions contradictoires sont-elles humainement supportées ?

2- Souffrance professionnelle : « ça va mieux en le disant »

La profession agricole traverse une vraie crise identitaire, source de souffrances humaines considérables. « Les incertitudes s'accroissent. On est de plus en plus sur une représentation de la situation où les gens ont l'impression de ne plus avoir de maîtrise. Lorsqu'ils se rencontrent, ils sont dans le domaine de la plainte », observe Michel Blanc, formateur et consultant en accompagnement du changement notamment auprès des Chambres d'Agriculture. « J'ai assisté à des témoignages forts... c'est tellement douloureux.. », témoigne le sociologue Roger Le Guen. « Les enfants à l'école qui sont traités d'empoisonneurs, de pollueurs, d'assistés. Il arrive que des agriculteurs pleurent



au cours d'entretiens sociologiques. Certains précisent qu'ils ne vont plus dans les réunions associatives, d'autres qu'ils ne veulent plus écouter les discours télévisés... ».

Guillaume Christen, chercheur à l'université de Strasbourg, analyse les phénomènes schizophréniques qui sont en jeu : « la logique industrielle conduit l'agriculteur à faire ce qu'il ne souhaitait pas vivre. On aboutit à un fort taux de suicide et une grande souffrance sociale. Il y a là un désajustement entre l'aspiration professionnelle et la réalité vécue. Le pire, c'est qu'il s'agit d'un mécanisme d'entraînement difficile à contrer : l'agriculteur est pris dans une suite de choix successifs en apparence logiques, mais qui conduisent à l'absurde. »

L'une des causes de cette souffrance est liée à l'isolement psychologique et identitaire de nombreux agriculteurs qui se retrouvent en difficulté pour interagir avec le reste de la société. « Il est nécessaire pour eux de passer par une étape de reconstruction d'un « moral collectif » en discutant d'abord entre eux, pour pouvoir ensuite aller discuter avec les autres acteurs de la société », analyse le sociologue Roger Le Guen.



Pour aller plus loin

Evolutions internes du monde agricole en réaction aux tensions extérieures.

Regard du sociologue Roger Le Guen.

Des pressions extérieures contradictoires

« Depuis près d'un quart de siècle, on observe deux types de pressions extérieures contradictoires qui pèsent en s'accroissant sur le monde agricole. La première de ces pressions provient des politiques publiques et des acteurs de marché qui demandent aux agricultures de se comporter en concurrents d'une compétition globalisée. On va leur demander d'exercer leur esprit d'initiative, de prendre des risques, d'être économiquement libres (c'est-à-dire moins protégés par l'Etat) (...). Par ailleurs, il existe une nouvelle pression contradictoire qui consiste à demander aux agriculteurs de prendre en compte toutes les ressources dont ils sont en charge indirectement, qu'elles soient liées à la nature ou aux biens communs de la société. Ainsi, toute une série d'enjeux environnementaux (tels que l'accès à l'eau, les questions liées à la biodiversité, à la pollution de l'air, à la préservation des paysages, à la gestion des territoires et du foncier rural...) sont devenus pour les agriculteurs synonymes de changement subi, à la fois dans leur manière de travailler et de se situer. »

Quel impact sur les pratiques agricoles de terrain ?

« Entre ces deux pressions, il y a une tension extrêmement difficile à gérer en termes de pratiques professionnelles. Par exemple, l'ouverture des marchés implique de regarder les choses à court terme, de baisser les coûts de production et d'agir plutôt individuellement (mise en concurrence), alors que la pression des enjeux de société liés à l'écologie implique de regarder les choses à plus long terme, d'agir ensemble de façon concertée à l'échelle des territoires. De la même façon, la pression des marchés pousse vers une spécialisation de plus en plus radicale et une distance professionnelle croissante, tandis que la pression environnementale pousserait vers une articulation étroite des pratiques et des mondes professionnels. »

Un éclatement des modes de vie et des situations économiques.

Parallèlement, le monde agricole est traversé par des changements sociologiques importants qui s'inscrivent dans la durée. « L'agriculture familiale telle qu'on la concevait encore dans les années 60 est en train de diminuer rapidement », constate le sociologue. « Avec l'émergence de nouvelles structures économiques telles que le sociétariat, le salariat ou

les CUMA (Coopératives d'Utilisation du Matériel Agricole), la vie en dehors du travail devient de plus en plus distincte du milieu professionnel. C'est toute une manière de vivre qui est en train de changer et d'éclater en catégories différentes au sein même du monde agricole : si certains gardent un mode de vie paysan, d'autres vivent en ville et vont travailler dans les exploitations en voiture. (...) Dans l'Ouest de

la France, par exemple, des élevages qui demandent beaucoup d'astreintes reculent au profit des cultures, ou se concentrent pour permettre un turn-over et l'embauche de salariés. En conséquence, on assiste à un creusement des inégalités économiques et sociales au sein même du secteur agricole français. Si aujourd'hui certains ont un mode de vie de cadre supérieur, d'autres sont plus proches de la précarité », puisque « 20 à 30 % des agriculteurs sont au niveau du seuil de pauvreté ».

Des changements démographiques forts :

- « Aujourd'hui, 75 % des conjoints des nouveaux agriculteurs qui s'installent ne font pas partie du monde agricole. C'est un facteur d'ouverture et de changement important.
- 20 à 25 % des agriculteurs qui s'installent aujourd'hui ne sont pas enfants d'agriculteurs.
- 27 % des chefs d'exploitation sont des femmes, alors qu'il y a de moins en moins de femmes dans l'agriculture par ailleurs. Elles manifestent une volonté d'être reconnues comme des professionnelles à part entière. (cf rapport ministériel « Femmes en agriculture », références p.33)
- Par ailleurs, on recense aujourd'hui entre 20 et 30 % de divorces, ce qui est nouveau. Ce phénomène très fort s'accompagne d'une réduction de la natalité. »

Un déficit de ressources humaines et de sens :

« Pour toutes ces raisons, on constate un déficit des vocations. Certaines exploitations économiquement viables n'ont pas de successeur familial. Le développement des processus de carrière est aujourd'hui assez semblable à celui des autres professions, avec un âge moyen d'installation proche de 30 ans, alors qu'il était de 21 ans. Après une période d'amortissement des investissements initiaux, on retrouve aujourd'hui des chefs d'exploitation qui s'interrogent sur eux-mêmes vers 45 ans, indépendamment des considérations économiques (blues, crise de la motivation...). Les agriculteurs sont fatigués...ils voient monter les critiques autour d'eux, et ont du mal à donner un sens à ce qu'ils font. »

3- Attention : un changement peut en cacher un autre

- La profession agricole doit aujourd'hui faire face à un véritable assaut de changements simultanés. Lorsqu'un paysan envisage de changer ses habitudes agricoles, il doit également apprendre à devenir chef de projet : « Aujourd'hui, que ce soit avec la méthanisation, le sans labour, la culture de prairie, les nouveaux fourrages, l'éolien, etc...L'agriculteur fait l'apprentissage de travailler en partenariat avec de nombreux interlocuteurs. Cela demande du temps, des compétences...Et ces capacités de gestionnaires de projets ne sont pas évidentes pour tous. C'est une mutation professionnelle importante », précise Roger Le Guen. Pour Jean Guinand, responsable la FADEAR (Fédération Associative pour le Développement de l'Emploi Agricole et Rural) et éleveur laitier dans le Rhône, « le système actuel demande à l'agriculteur de devenir hyper-polyvalent s'il veut gagner en valeur ajoutée par une transformation de ses produits ».
- Le « bio » était souvent perçu comme un retour en arrière. Aujourd'hui, les représentations évoluent et le bio est perçu comme un pas en avant vers la nouveauté. Maxime Prével, sociologue et auteur de l'ouvrage *L'usine à la campagne*, observe un brouillage des repères et un changement des perceptions. Le regard des acteurs extérieurs est ici décisif.



- L'agriculteur doit également devenir communicant sur ses propres pratiques. Sur ce point, le sociologue Roger Le Guen insiste sur la difficulté des relations de voisinage : « Pour l'agriculteur, c'est difficile. Il faut absolument l'aider à expliquer ce qu'il fait, ce qu'il a toujours fait, à des gens qui vivent autour de lui et qui n'y connaissent rien. N'oublions pas que les agriculteurs sont souvent devenus minoritaires sur leur territoire. Il a toujours été là, et maintenant on lui demande des comptes ».
- La recherche d'une plus grande autonomie est également une dimension croissante des préoccupations de l'agriculteur. « On est dans un système complètement modelé par des relations de dépendance. Dépendance par rapport aux filières, par rapport aux banques, par rapport aux produits chimiques... Nous sommes de plus en plus nombreux à chercher à en sortir », commente Jean-Luc Gauthier, viticulteur dans le Beaujolais.
- Mais plus encore, le changement des pratiques agricoles se traduit par des changements identitaires. Du fait de leurs choix techniques, les agriculteurs sont impliqués dans « des formes de relations sociales de plus en plus diversifiées : groupes locaux, groupes projets transversaux », mais aussi groupes associatifs et citoyens dans un contexte municipal. Pour Roger Le Guen, « dans ce contexte hétérogène et dispersé il n'est pas facile pour eux de « faire profession » et de « faire société ». Cela demande un travail collectif très important et nouveau ».
- La transition intergénérationnelle est également difficile. Guillaume Christen souligne cette lourde dimension du changement pour les jeunes agriculteurs qui « se retrouvent pris dans des conflits d'identité et d'appartenances à des systèmes de références divergents ». Pour le sociologue, tout l'enjeu consiste à « passer d'une logique de conflit (affrontement générationnel père-fils) à une logique transactionnelle (hybridation des savoirs et des référentiels) ».

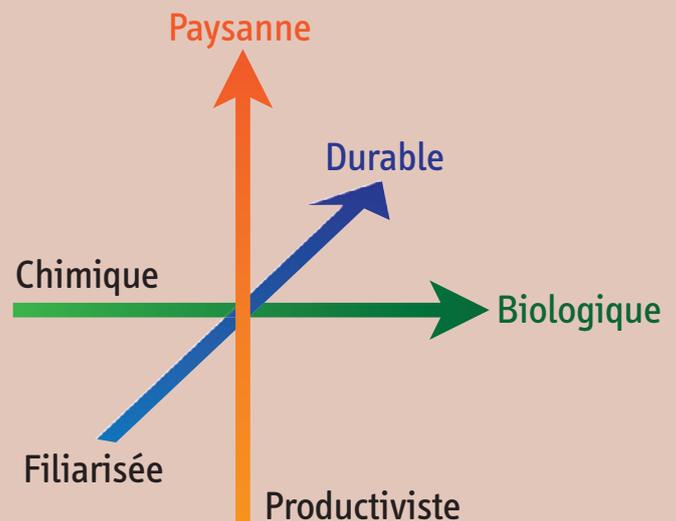
Au vu de cet état de fait, la diffusion des changements vers une agriculture respectueuse des humains comme de l'environnement pourra-t-elle s'effectuer spontanément? Dans le cas précis des pratiques agricoles, le sociologue Guillaume Christen nous rappelle que « le modèle dit « de diffusion du changement en tache d'huile » est aujourd'hui remis en questions ». Théorisé dans les années 70 par le sociologue Henri Mendras, auteur du livre *La fin des paysans*, ce modèle prédisait une diffusion homogène de l'innovation par contagion de proches en proches dans un groupe social donné. La compréhension des mécanismes de diffusion actuels nécessite donc une prise en compte des freins et moteurs au changement propres au monde agricole et produits de son histoire.

Agriculture biologique, paysanne ou durable, comment s'y retrouver ?

« Depuis les années 70, une partie des agriculteurs- qui sont de véritables expérimentateurs de l'agriculture de demain, ont essayé de développer d'autres modes de productions porteurs de sens et de motivation » explique le sociologue Roger Le Guen. Pour la suite de notre Lettre, nous proposons au lecteur de garder en tête les trois axes suivants :

- **l'agriculture biologique** a développé son mode de production en cherchant des alternatives aux intrants chimiques de synthèses (engrais, pesticides, herbicides..)
- **l'agriculture paysanne** s'oppose au modèle de l'agriculture productiviste. Elle s'appuie sur « une harmonie locale entre les productions animales et végétales, à une échelle humaine et cherche à préserver une terre vivante en limitant l'usage d'intrants», explique Jean Guinand, responsable la Confédération Paysanne et éleveur laitier dans le Rhône. « Mais elle repose surtout sur ce principe : le paysan doit toujours pouvoir se situer dans une dynamique active (où j'en suis, comment j'en suis arrivé là, et où je vais ?). Il est invité à faire lui-même son propre diagnostic à partir des six thèmes déclinés en indicateurs (marguerite à six pétales, voir lien ci-dessous). »
- **l'agriculture durable**, quant à elle, vise au développement de pratiques économiquement résilientes, moins dépendantes des industries amont et aval, et donc plus capables de traverser les crises ». Elle s'oppose à la filiarisation des activités agricoles.

Trois axes complémentaires pour des pratiques agricoles alternatives :



Ces trois projets peuvent diverger sur certains points, mais leurs frontières sont loin d'être étanches et les hybridations de pratiques professionnelles sont de plus en plus courantes sur le terrain. On trouve également des tentatives de mise en réseau pour une vision commune (Ex : réseau InPACT, Initiatives Pour une Agriculture Citoyenne et Territoriale). Comme le constate le sociologue Roger Le Guen, il est parfois difficile de s'y retrouver : « On recense énormément d'initiatives, de mouvements, souvent dans un certain désordre, ce qui n'est pas simple pour les agriculteurs eux-mêmes. ».

Pour aller plus loin :

Le portail de la fédération nationale pour l'agriculture biologique (FNAB)

<http://www.agriculturebio.org/>

(ressources pour l'aide à la reconversion)

Le site de la FADEAR au sujet de l'agriculture paysanne :

<http://www.fadear.org>

(on y retrouvera en détails la fameuse marguerite...)

Le Réseau pour une Agriculture Durable (RAD) :

<http://www.agriculture-durable.org/>

Le Réseau des CIVAM (Centres d'Initiatives pour Valoriser l'Agriculture et le Milieu rural) :

<http://www.civam.org/>

Le site du réseau InPACT, pour une vue d'ensemble :

<http://www.agricultures-alternatives.org/>

Episode 2 Freins au changement : les racines cachées

Pourquoi une grande partie des agriculteurs encouragent-ils un modèle qui conduit à les éliminer ? Pourquoi est-ce si difficile de sortir de la course en avant vers la croissance, les mégastuctures, la concurrence et l'endettement ?

1- Oser interrompre la fuite en avant : sortir des dépendances

Des racines collectives profondes

Le modèle productiviste imposé à marche forcée aux agriculteurs dans la deuxième moitié du XXème siècle a laissé de profondes empreintes psychologiques et sociales. Michel Blanc, formateur et consultant, évoque ainsi l'expérience collective des années 60 : « il faut comprendre qu'à une certaine époque, tous les agriculteurs ont été formés par la JAC (Jeunesse Agricole Chrétienne), avec une solidarité très forte entre eux. Le mot d'ordre, c'était « le développement ne laissera personne sur le quai de la gare, parce que le train ne passera qu'une fois ». Chacun a essayé de s'en sortir avec cette pression, parfois au prix de grands sacrifices ».

Avec pour conséquence l'instauration d'une véritable situation de dépendance. « Beaucoup ne remettent pas en cause le modèle véhiculé par la FNSEA », constate Michel Blanc. « En sortir, innover, c'est être traître à la cause (...). Ils ne le feront que lorsqu'ils seront au pied du mur. Et là, ils vont avoir besoin d'aide, d'accompagnement. Parce qu'il faudra sortir du cadre » (sur la sortie de cadre, voir p.11)

« On est conditionné depuis tout petit à l'agriculture productiviste, on y croit. ».

Jean-Luc Gauthier, viticulteur dans le Beaujolais

Quand le changement est perçu comme un insupportable retour en arrière

Lorsqu'un premier changement est imposé ou mal vécu par la personne, il devient d'autant plus difficile d'envisager un deuxième changement touchant au même sujet. Ce phénomène de « gel » de la décision, ou de « clapet anti-retour », est bien connu des sociologues.

Lorsqu'une première décision « gèle » les possibilités de changement

Le psychologue Kurt Lewin observe dès 1947 un mécanisme particulier de frein au changement qu'il nomme « effet de gel de la décision ». « C'est précisément l'idée d'adhérence à la décision prise que traduit (cette) notion. Tout se passe comme si la décision (...) gelait le système des choix possibles en focalisant l'individu sur le comportement le plus directement relié à sa décision. » L'individu qui a déjà fait un premier choix l'amenant à changer ses habitudes sera donc réfractaire à un nouveau changement, vécu comme une négation de la première démarche et des efforts d'adaptation qu'elle lui ont coûté. Extrait du *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens* Robert-Vincent Joule et Jean-Léon Beauvois - éd. Du Relié, pages 27 et 28. Sur le processus du changement, voir aussi les Lettres 3 et 4 de Nature Humaine.

Une grande partie des freins actuels au changement relève de ce mécanisme : « Les pratiques mécaniques actuelles sont issues de 30 ans de modifications agricoles qui ont sédimenté dans les mémoires et les modes de représentation », explique le sociologue Guillaume Christen. « Il est aujourd'hui inconcevable de revenir à ce qui est subjectivement perçu comme une pratique antérieure. (...) Ainsi, l'arrêt du désherbage chimique pour passer au désherbage mécanique sera vécu comme un déclassement professionnel inacceptable ».

Le sociologue explique de la même façon certaines résistances aux dispositifs environnementaux, observées chez les éleveurs, dont le rapport à la Nature était traditionnellement très fort : « On a un clapet anti-retour vis-à-vis d'une ré-introduction d'une part de Nature dans les pratiques, car ce sera vécu comme une négation même de leur effort de mobilité sociale. Leur mode d'identification sociale est devenu le modèle de la vie urbaine, salariée ».

Le « piège abscons », ou la fuite en avant dans l'obstination

Les psychologues sociaux ont depuis longtemps analysé l'escalade dite du « piège abscons » qui consiste à s'entêter dans une décision ou un comportement inefficace parce qu'on y a déjà trop investi pour abandonner. Un mécanisme qui peut devenir très coûteux ! Qui n'a pas connu le propriétaire d'une vieille voiture qui, ayant déjà trop dépensé en réparations, refusait l'idée de changer son véhicule « parce qu'il serait trop bête d'avoir fait tout ça pour rien » ? De l'importance de poser des limites...

Une double dépendance technique et psychologique

La filiarisation des pratiques s'accompagne d'une forte emprise psychologique des conseillers agricoles privés, parfois interlocuteurs uniques des chefs d'exploitation. « Les agriculteurs sont de plus en plus dépendants de l'amont et de l'aval » analyse le formateur Michel Blanc. « Ils sont tellement pieds et poings liés avec ce système qu'ils ne voient pas comment sortir du cadre dans lequel ils sont enfermés. Ils ont besoin d'une tierce personne. »

Quelle pourrait être cette tierce personne ? Il faudrait « multiplier et recréer des interfaces entre le milieu agricole et le reste de la société pour sortir du tête à tête professionnel », propose Guillaume Christen, sociologue. « Les circuits courts, les AMAP (NdLR : Associations pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne), mais aussi toute une vie associative locale et citoyenne sont d'autant plus précieux qu'ils permettent de cultiver une pluralité des interlocuteurs ».

2- Des freins au changement dans le regard des pairs

Des croyances qui paralysent

La peur de perdre la maîtrise technique ainsi que la crainte de l'échec professionnel sont autant de freins à envisager un changement des pratiques sur le terrain. Mais les enjeux profonds sont-ils là encore uniquement techniques ? « Difficile de séparer les aspects économiques et psychologiques », reconnaît Dominique Berry, conseiller technique pour la Chambre d'agriculture du Rhône. « La notion de désherbage, par exemple, correspond à la propreté des cultures, à l'image d'eux qu'ils renvoient aux autres. Alors quand il y a des plantes adventices dans un champ, c'est signe qu'on ne maîtrise pas son travail ».

L'agriculture biologique peut-être également perçue comme une perte des référentiels familiers. « Souvent ils pensent qu'ils en sont loin ! Or le cahier des charges a été allégé. En fait ils n'en sont pas toujours si loin », explique le formateur Michel Blanc. Dans certains cas, l'excuse de la difficulté technique peut même masquer d'autres craintes. C'est le cas en Bretagne, où la crainte de la sécheresse est un frein aux pratiques fourragères réintroduites par l'agriculture durable : « le maïs ensilé est perçu comme une sécurité ».

Le regard des autres et la socialisation

Tous nos interlocuteurs sont unanimes, un des principaux freins au changement réside dans le regard des pairs. La peur de l'exclusion, de l'isolement professionnel et humain est à la mesure de la soif d'intégration sociétale qui caractérise un monde

agricole en souffrance. « Il y a des secteurs où le frein au changement, c'est le milieu professionnel. Il y a des types de production où l'identité professionnelle est trop marquée. Personne n'en sort parce que (...), si on change, on va quitter le cercle des initiés. On va être rejeté par ses collègues et voisins. » constate avec lassitude un des conseillers agricoles interrogé.

Responsable de service à l'Institut de l'Élevage et co-auteur d'une étude sur l'élevage bio de montagne, Anne-Charlotte Dockes confirme : « ce qui m'a surpris au cours de notre enquête, c'est la place des freins et des motivations psychologiques et sociologiques. On sait qu'il faut les prendre en compte, mais là, c'était fort : ce qui va compter pour une reconversion, c'est l'image que les autres éleveurs et le réseau de connaissances ont du bio. (...) On ne réfléchit pas seulement en fonction de son exploitation, mais au sein de sa filière et par rapport aux collègues proches. Pour des aspects organisationnels, mais aussi pour les relations sociales qui se jouent entre éleveurs (repas communs après l'ensilage, groupes de travail, s'aider les uns les autres pour partir en WE, ...) ».

« Passer au bio, c'est changer de pratiques, mais aussi de réseau local, voire de sociabilité. L'enjeu personnel est très important pour les éleveurs. »

Anne-Charlotte Dockes,
chercheuse à l'Institut de l'Élevage

Plus généralement, le regard stéréotypé porté par la société sur le monde agricole peut-être perçu comme un frein. « Le paysan se voit refusée la part de responsabilité sociétale qui lui revient », regrette Jean Guinand, éleveur laitier dans le Rhône et responsable à la Confédération Paysanne. « On ne lui dit pas « tu es un acteur privilégié, c'est à toi d'être un moteur de développement social, humain et écologique », on l'enferme dans des étiquettes : assisté, pollueur et conservateur ». Des freins qui pourraient être dépassés par une vraie politique de responsabilisation, complète Jean Guinand : « si on mettait en place un système de reconnaissance et de rémunération valorisant les initiatives des paysans pour la prise en compte de l'environnement naturel et social, cela créerait une autre dynamique positive ».

3- Des lignées essentiellement masculines

Un univers fortement masculin

Pour le sociologue Roger Le Guen, un des freins au changement reste la faible représentation féminine dans les instances décisionnelles agricoles : « La mixité est un facteur de résilience sociale. Or le monde agricole est de plus en plus unisexué, masculin. C'est un élément de caractérisation de crise. (...) Dans les hautes sphères des organisations, notamment, on en est au même point qu'il y a 40 ou 50 ans, une ou deux femmes seulement en présidence de chambre d'agriculture pour toute la France » (voir aussi encadré ci-contre).



Trahir l'héritage ?

Le rapport à la lignée familiale est une caractéristique essentielle, à prendre en compte pour comprendre les freins au changement. Dominique Sinner, formatrice et accompagnatrice du changement auprès d'acteurs agricoles témoigne : « En France, on est dans un monde de lignées agricoles. Un individu qui est confronté à un changement n'est pas seulement confronté à un changement de métier, mais d'une lignée. (...) Pour un certain nombre de personnes, ne pas y arriver, c'est la trahison de toute une lignée. Un agriculteur qui devait arrêter son activité m'a dit : « c'est comme si j'étais le fossoyeur de ma famille ».

Résilience sociale et mixité

Un système est dit « résilient » lorsque qu'il est capable de se restructurer pour survivre à des crises sans perdre son identité. La résilience sociale d'un groupe caractérise donc son potentiel d'adaptation face aux bouleversements économiques et sociétaux. (On pourra se référer à l'article « Résilience communautaire » de Wikipédia).

« Dans des groupes mixtes, les responsabilités sont de plus en plus partagées, on a plus de chance d'aboutir à des propositions riches et variées et la manière de parler de l'avenir, de son travail, est très différentes de celle des groupes à 100 % masculins. », constate le sociologue Roger Le Guen.

Voir également le chapitre : « Et si le changement passait par les femmes ? » p.17.

D'après Françoise Keller, coach et formatrice en Communication NonViolence, il est essentiel d'aider les agriculteurs à faire la distinction entre, d'une part leur besoin de recevoir et de transmettre un héritage, et d'autre part la stratégie qui peut être choisie pour cela. La façon dont on respecte la tradition, dont on rend hommage à ceux qui nous ont précédés, pourrait être plus inventive, ce qui libérerait la possibilité créatrice des agriculteurs dans leurs pratiques professionnelles. « Il y a un besoin urgent d'inventer de nouveaux rites » conclut-elle. (Voir l'interview complète de Françoise Keller p.29).

4- Ces freins qui naissent de notre propre regard

La photographie instantanée n'est pas fidèle au mouvement

En tant que militant, on est parfois tenté de ne voir que le verre à moitié vide. Le regard de l'observateur impatient n'est pas toujours objectif. « En tant que chercheur sur le terrain », raconte Maxime Prével, auteur de *l'Usine à la campagne*, « on peut avoir l'impression qu'on se heurte à un mur. On ressent les freins sur le coup, physiquement, par les discours pendant l'entretien. Mais on est comme dans une photo. En réalité, il faudrait voir les choses dans la dynamique, dans la durée. En fait, le discours et les pratiques sont en train de changer, mais on ne le voit pas toujours sur le moment ».

Des freins imaginaires ? Sortir du cadre

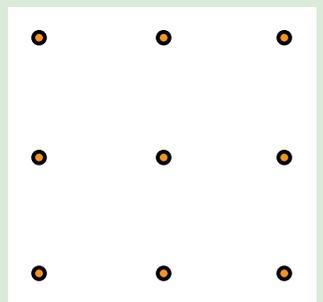
Dans un contexte de changement professionnel, qu'il soit agricole ou non, « 8 obstacles sur 10 qui semblent nous empêcher d'avancer, ne sont pas réellement bloquants », constate le formateur Michel Blanc. « Le changement, c'est aussi ça : « comment je sors du cadre dans lequel je suis enfermé ? ». Pour leur faire comprendre, je leur fais faire le jeu des 9 points ».

Le Jeu des 9 points :

Comment relier les 9 points ci-contre par 4 traits droits, sans lever le crayon ?

Indice : « Le changement c'est « s'autoriser à » sortir du cadre dans lequel on s'est mis, où on nous a mis... ou dans lequel on s'imagine être ! »

Voir aussi pour une réponse l'interview de Michel Blanc, p.28.



Sortir du cadre...pour mieux lever les freins

« Recadrer » signifie, selon les termes du psychologue Paul Watzlawick, « modifier le contexte conceptuel et/ou émotionnel d'une situation, ou le point de vue selon lequel elle est vécue, en la plaçant dans un autre cadre, qui correspond aussi bien, où même mieux, aux «faits» de cette situation concrète. Par conséquent, le sens de cette situation va alors changer complètement. » Le recadrage est ce qui permet le mieux de transformer les résistances au changement d'ordre écologique, parce qu'il propose un nouveau jeu, surprenant, inattendu. (Extraits de la Lettre Nature Humaine n°3 sur le changement, p.8 et 10).

essaie de mettre un peu moins de traitement qu'avant. »

La dissonance la plus difficile à aborder reste la question de la santé. « Le summum de la contradiction, c'est de ne pas manger ce qu'on produit, parce qu'on sait que c'est mauvais. Ça n'est pas possible de vivre bien cette incohérence-là. » Jean-Marie Lussion, chargé de mission du Réseau Agriculture Durable (RAD), observe ainsi que « les gens du réseau renvoient le miroir d'une certaine tranquillité. Ils nous disent « nos actions sont enfin en accord avec nos idées. Ça n'était pas possible de continuer comme avant ».

Alors ?

Comment aborder ces dissonances qui touchent au plus intime ?

Comment dépasser les tensions et ces non-dits pour favoriser le changement ?

5- Des tensions paradoxales insoutenables

« On connaît des producteurs maraîchers qui ne mangent pas leurs propres légumes », raconte Dominique Berry, conseiller technique pour la Chambre Agricole du Rhône. Cela s'appelle une dissonance cognitive (voir encadré ci-contre).

« Il y a une forte dissonance au sein du monde conventionnel, et toute reconversion nécessite une certaine maturation », observe Luc Bauer, chargé de mission reconversions pour l'ARDAB (association des producteurs biologiques du Rhône et de la Loire).

« C'est compliqué. Je pense que tout le monde est conscient du problème. Mais c'est comme une dépendance. Quand tu es dans une soirée où tout le monde picole, tu te mets à picoler », commente également Jean-Luc Gauthier, viticulteur bio. « On est encore dans une situation où la majorité utilise des traitements. Tout le monde sait que c'est mauvais, mais on essaie encore de se persuader que c'est « normal ». Par contre, ce qui change, c'est ce que l'agriculteur va désormais mettre en avant. N'importe quel agriculteur va te dire qu'il est « presque bio », parce qu'il

Dissonance cognitive, déni et freins au changement

Les psychologues appellent dissonance cognitive un état de contradiction profonde qui crée une tension insoutenable. Cela arrive quand une personne est prise entre deux systèmes incompatibles de pensées, de croyances ou de comportements. Ne pouvant rester dans cet état d'inconfort psychologique, l'individu (ou le groupe d'individus) va chercher par tous les moyens possibles à résoudre la contradiction. Le déni de la situation, le fait de retarder le moment de la décision, le fait de reporter la responsabilité sur un autre groupe d'acteurs etc...sont des stratégies classiques pour tenter de réduire ou d'éviter cette tension insupportable et le dilemme créés par la dissonance.

Ce concept et son articulation avec les freins et les moteurs du changement ont été explorés dans les précédentes Lettres Nature Humaine 2 et 4.

Des freins qui peuvent nous mettre sur la piste des vrais moteurs ?

Accompagnatrice du changement depuis plus d'une dizaine d'années, notamment auprès d'acteurs du monde agricole, Dominique Sinner nous invite à poser un regard nouveau sur ces freins : « Je pense qu'on se trompe quand on oppose les freins et les changements... c'est en allant explorer ce que nous disent les freins qu'on découvre de vrais leviers. Parce que les freins nous ont alerté sur ce qui générerait une vraie inquiétude, on sort de l'opposition classique ».

« Le problème ce n'est pas de lever les freins, le problème, c'est l'inertie qui fait que ni les élans ni les résistances ne peuvent être des moteurs... ».

Dominique Sinner, accompagnatrice du changement

Episode 3 Des ressources propres au monde agricole

Quels sont les facteurs décisifs qui permettent de dépasser l'inertie, l'effet de gel et les freins au changement ? Pourquoi certains agriculteurs vont-ils plus facilement mettre en place des pratiques alternatives ? Si les motivations financières peuvent être un moteur non négligeable pour certains (la valeur ajoutée du « bio » est appréciée par certains marchés), l'argument n'est pas toujours décisif. En revanche, certaines ressources propres au contexte du monde agricole éclairent le dépassement des freins au changement. Il est essentiel d'en tenir compte pour encourager et accompagner le changement.



1- La demande sociale comme facilitateur du changement

Les attentes et l'opinion de la société jouent un rôle capital. Pour Michel Blanc, formateur et expert du monde agricole, « ce qui fait le plus bouger, c'est la demande du consommateur pour des produits plus sains ». « Les agriculteurs sont de plus en plus sensibles à l'attente sociale en termes d'environnement », confirme le sociologue Guillaume Christen. « Le modèle productiviste avait isolé l'agriculteur de la société, aujourd'hui le mouvement s'inverse. La demande sociale revient également par les canaux de socialisation non professionnelles, associations locales, écoles, etc.. »

Ce mécanisme est d'autant plus fort lorsque l'agriculteur est en contact directs sociaux avec les non-agriculteurs » souligne Anne-Charlotte Dockes, chercheuse pour l'Institut de l'Élevage. Ce qui peut venir compenser la crainte de perdre une certaine forme de reconnaissance sociale auprès des pairs, un élément très important pour cette profession (voir p.9 sur le regard des autres et la socialisation).

Bon à savoir

Les moteurs personnels de l'action

La Lettre Nature Humaine N°1 analyse en détails la question des moteurs émotionnels du changement. C'est pourquoi la présente Lettre ne développe que les moteurs propres à l'agriculture. Leur prise en compte est essentielle : « la motivation à réaliser un changement sera plus grande si la personne prend la responsabilité propre de vouloir changer et trouve la cohérence du changement en elle-même, que si elle estime qu'elle « doit » changer parce que la situation, la société, la loi, l'image de marque de l'entreprise l'exige. » Extrait de la Lettre Nature Humaine n°3 p.10.

Quand les grands crus montrent l'exemple...

Luc Bauer, conseiller viticulture pour l'ARDAB (association des producteurs biologiques du Rhône et de la Loire : www.corabio.org/ardab), confirme l'importance du miroir valorisant renvoyé par les consommateurs. Il parle même de « caution d'image » apportée à l'agriculture biologique par la reconversion des vignobles de grands crus. Le message professionnel et médiatique est clairement perçu : « la bio, ça n'est pas que pour les farfelus ».

Une évolution favorisée par les nouveaux agriculteurs. L'argument de la demande sociale explique également l'attraction exercée par le bio sur certains jeunes agriculteurs qui s'installent, dont le besoin de reconnaissance par la société « non agricole » est fort. Même si les formations initiales restent encore peu nombreuses à proposer un cursus en agriculture biologique, Guillaume Christen, sociologue, observe ainsi une rapide évolution de la demande : « enseignants et élèves ne

sont plus toujours issus du monde agricole professionnel, donc le discours évolue ». En effet, un rapport réalisé sur le sujet en 2007 par la sénatrice Françoise Férat précise : « alors que les enfants d'agriculteurs ou de salariés agricoles représentaient 55 % des élèves en 1975, leur part est passée à 35 % en 1990 et ils ne sont plus aujourd'hui que 17 % à être directement issus d'un milieu familial agricole ». Source : Rapport du Sénat 2008, « L'enseignement agricole : une chance pour l'avenir des jeunes et des territoires », référence p.31.

La crise comme facteur d'opportunité

Parfois, le moteur économique est le premier moteur. « Ce qui nous amène à changer, c'est quand ça va mal », observe Luc Bauer, chargé d'accompagner les viticulteurs en reconversion. « La crise économique du milieu viticole entraîne beaucoup de reconversions vers le bio. Certains ne gagnaient plus leur vie en conventionnel. (...) cela conduit à des remises en question. »

Dis moi comment tu changes, je te dirais qui tu es...

« Six profils d'agriculteurs peuvent être décrits en fonction de la définition qu'ils donnent de leur métier et de leur rapport au changement » explique Anne-Charlotte Dockes, chercheuse à l'Institut de l'Élevage. Extrait de cette passionnante analyse typologique :

Les 6 profils d'agriculteurs :

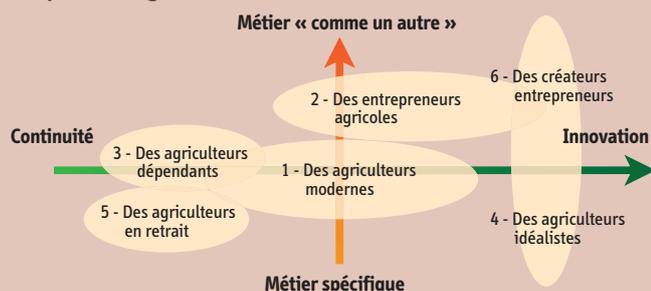


Schéma reproduit avec l'autorisation de Anne-Charlotte Dockes, Institut de l'élevage.

1- Les agriculteurs modernistes (30 à 50 % des agriculteurs, en diminution probable)

« Ces agriculteurs, (...) cherchent à s'adapter à l'évolution du contexte dans lequel ils exercent. Ils apprécient l'autonomie de décision, tout en s'entourant de nombreux conseils ».

2- Les entrepreneurs agricoles (10 à 20 % des agriculteurs, en augmentation)

Ils se comparent au modèle du chef d'entreprise (...). Il s'agit d'être performant, de s'adapter à la demande des clients, d'avoir des compétences commerciales et managériales, d'être capable de prendre des risques.

3- Les agriculteurs dépendants (de l'ordre de 10 % des agriculteurs)

« Ces agriculteurs, installés plus souvent sans l'avoir vraiment choisi, ne prennent pas de décisions sans l'appui d'un conseiller privilégié (technicien d'une entreprise de collecte ou du contrôle laitier), qui les soutient dans la gestion quotidienne de leur exploitation. Ils recherchent la sécurité plutôt que le changement ».

4- Les agriculteurs porteurs de projets personnels (5 à 15 % des agriculteurs)

Ils sont moins souvent issus du milieu agricole que dans les autres types. Ils ont avant tout monté un projet en phase avec leurs convictions, leur conception de la vie ».

5- Les agriculteurs en retrait (15 à 25 % des agriculteurs, en nette diminution)

« Un métier fondé sur la continuité. Ils se réfèrent avant tout à la tradition, aux façons de faire de leurs parents ou leurs grands-parents ».

6- Les créateurs entrepreneurs (moins de 10 % des agriculteurs, en augmentation potentielle)

« Ils ont à cœur de concevoir et de développer un projet personnel de grande dimension, innovant (...) et sont prêts à changer de métier pour s'adapter en permanence au contexte et satisfaire leurs ambitions.

Pour en savoir plus : Cinq scénarios pour l'agriculture et les agriculteurs de demain, publication de l'Institut de l'Élevage, Collection synthèse. Contact : anne-charlotte.dockes@idele.asso.fr

2- Une fierté professionnelle retrouvée

Une identité professionnelle revalorisée

« Un atout du monde agricole pour le changement ? L'amour du travail bien fait ! ». Pour le sociologue Maxime Prével, de nombreux agriculteurs apprécient la revalorisation de leur identité professionnelle après reconversion à des modèles alternatifs. L'agriculture dite « classique » limite souvent les marges de réflexion et d'initiative. L'usage de cocktails chimiques tout prêts appauvrit considérablement le savoir-faire. Au contraire, une démarche fondée sur l'observation d'insectes auxiliaires ou sur une connaissance biologique du sol fait de l'agriculteur un véritable « expert » de son propre territoire.

Des relations commerciales valorisantes.

Certains agriculteurs expérimentent avec soulagement le passage du diktat des grossistes à une relation de proximité avec les consommateurs d'une AMAP. « Ce qui était très difficile à vivre, c'était de ne jamais avoir de retour valorisant de son travail, de son produit. Lorsque les acheteurs sont des grossistes, ils tirent

les prix vers le bas, ils jouent sur ça et dévalorisent constamment la production. C'est très dur pour l'image de soi, je l'ai vécu à travers mes parents agriculteurs », se souvient Dominique Berry, conseiller technique et formateur pour la Chambre d'Agriculture du Rhône. A l'inverse, grâce au système d'AMAP, « rien n'est jeté. Tout ce qui est planté et semé est récolté et va dans le panier », raconte Jocelyne Fort, maraîchère en bio. « Il n'y a plus de légumes qui partent au compost. Pour nous, ça valorise notre métier, c'est génial ».

Faire ses propres choix

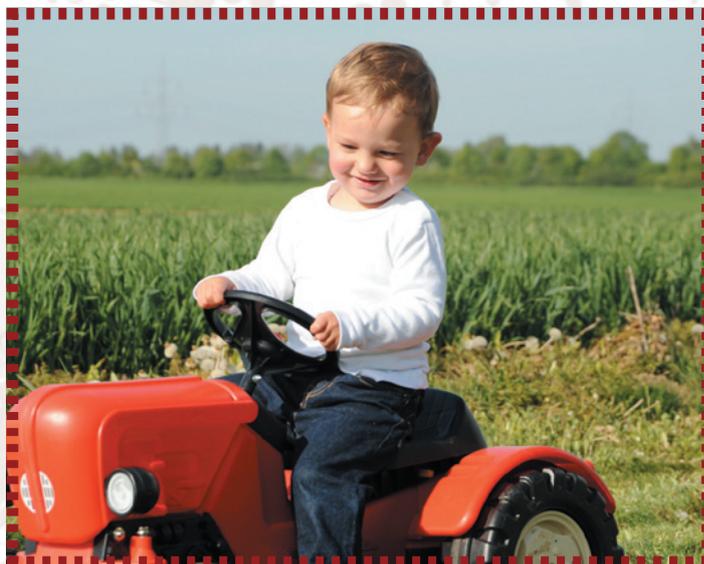
« L'attachement à l'autonomie, le goût de l'indépendance, sont des caractéristiques anciennes du monde agricole qui peuvent faciliter une reconversion », analyse le sociologue Maxime Prével. Un avis partagé par son homologue Roger Le Guen qui souligne l'importance du « sentiment de pouvoir faire des choix, d'avoir des responsabilités ». Quitter la filiarisation productiviste et son cortège de dépendances amont/aval peut donc amener un mieux être identitaire.

Reconnaître la subjectivité des choix techniques : un pas de plus vers l'autonomie ...

Pour Jean Guinand, responsable à la Confédération Paysanne et éleveur laitier dans le Rhône, la conquête d'une véritable autonomie nécessite « une reconnaissance de la part de subjectif qui guide nos choix. Et ce facteur humain n'est pas forcément quantifiable. Avec le FADEAR (Fédération Associative pour le Développement de l'Emploi Agricole et Rural), nous cherchons à forger des outils pour permettre aux paysans de faire leurs propres choix. Lors d'une formation à la comptabilité, le groupe de travail analysait les facteurs objectifs et subjectifs qui influencent la décision d'achat d'un nouveau tracteur. On s'est aperçu que les paramètres essentiels étaient : la recherche de bien être et du confort, la part de « paraître » liée à l'environnement social, l'envie personnelle du paysan « de se faire plaisir », et enfin, la nécessité technique qui ne compte souvent que pour 10-15 % du choix. »

Quand la filière locale devient moteur

Paradoxalement, c'est parfois la structuration locale de la filière qui joue comme moteur à la reconversion. Les motivations économiques, collectives et pratiques sont alors intimement imbriquées. Anne-Charlotte Dockes, de l'Institut de l'Élevage, cite l'exemple d'éleveurs laitiers en Franche-Comté qui ont décidé collectivement de leur passage à l'agriculture biologique. Les contraintes logistiques du ramassage laitier ont été un élément déclencheur : « il faut 3 millions de litres de lait pour une tournée, soit au minimum une quinzaine d'éleveurs », explique Anne-Charlotte Dockes. Les éleveurs ne peuvent donc assurer seuls la commercialisation de leurs productions laitières individuelles. « Pour passer à la production de Comté bio, ils doivent donc se décider tous ensemble ». Une dynamique collective qui peut parfois être impulsée par la laiterie elle-même.



Fier d'être en bio... ou pas ?

L'identité professionnelle ne se change pas du jour au lendemain et la reconversion des pratiques ne s'accompagne pas immédiatement d'un changement de vision ou d'imaginaire. « Certains nouveaux convertis à l'agriculture biologique refusent l'identification au modèle qu'ils qualifient de « bio baba cool » et dans un premier temps, ils ne se sentent pas d'appartenir au groupe bio », observe Luc Bauer, chargé d'accompagner les viticulteurs. « Ils abordent la reconversion comme un projet technique et économique dont ils parlent avec leurs collègues conventionnels ». Les autres moteurs pourront venir ensuite.

Une qualité de vie retrouvée.

« La qualité de vie, c'est ça qui est essentiel » témoigne Jean-Luc Gauthier, viticulteur bio. « J'ai un agriculteur voisin qui est en conventionnel. Il a commencé à s'interroger quand il me voyait faire du vélo avec mes gosses ». Il semblerait en effet que la reconversion à l'agriculture biologique permette à l'agriculteur de dégager une meilleure qualité de vie. Un argument qui revient souvent dans les groupes d'échange : les agriculteurs reconvertis témoignent devant les autres d'un véritable mieux-être par rapport à un état de malaise antérieur lié notamment au stress.

Natacha Sautereau, ingénieur de recherche à l'unité INRA Écodéveloppement d'Avignon, propose même d'introduire ce paramètre dans l'évaluation des projets agricoles. Extrait du rapport L'agriculture biologique comme prototype (voir bibliographie p.31), qui analyse la situation des arboriculteurs fruitiers : « la charge de travail supplémentaire ne semble pas affecter la perception positive que [les agriculteurs bio] ont de leur métier. Interrogés sur leur qualité de vie, ils donnent une note moyenne de 8/10 contre 6,4/10 pour les agriculteurs conventionnels. Ils évoquent en premier la satisfaction personnelle alors que les agriculteurs conventionnels font d'avantage référence à l'incertitude des prix et aux prix trop bas. Cette performance « non marchande » de l'agriculture biologique, souvent non prise en compte dans l'évaluation des modes de production, se réfère à des objectifs de reconquête de valeurs, de sens, et de cohérence dans le métier d'agriculteur ».

3- Prendre soin de sa santé et de celle des autres

Sujet difficile, lourd d'angoisse, la question de la santé est un des premiers moteurs cité par les agriculteurs qui souhaitent se reconverter à l'agriculture biologique. Santé de l'agriculteur, mais aussi de sa famille...et des consommateurs. La médiatisation progresse et les études se multiplient pour documenter le lien entre exposition aux pesticides et maladies graves.

Pesticides et santé des agriculteurs

De nombreux insecticides, herbicides ou fongicides sont officiellement classés substances cancérigènes mutagènes et reprotoxiques (CMR). Les agriculteurs restent la population la plus exposée : selon l'étude officielle Agrican, 8,7 % des agriculteurs et 5 % des agricultrices ont déclaré une intoxication accidentelle auprès de la MSA. Mais les expositions chroniques, à faible dose, sont également préoccupantes : cancers, leucémies, troubles de la fertilité, malformations congénitales, problèmes neurologiques et immunitaires sont au nombre des pathologies liées aux expositions chroniques.

Le risque de développer la maladie de Parkinson est ainsi 5,6 fois plus élevé chez des agriculteurs hommes utilisant des pesticides que pour le reste de la population.

Cette pathologie vient d'ailleurs d'être reconnue comme maladie professionnelle chez les agriculteurs et salariés agricoles par la Cosmap (Commission supérieure des maladies professionnelles en agriculture) en décembre 2011, malgré l'opposition de la FNSEA.

Considérés comme des « perturbateurs endocriniens », certains pesticides agissent à très faible dose sur les équilibres hormonaux et le bon développement de l'embryon, avec des effets cumulatifs sur plusieurs générations.

Pour en savoir plus :

- Mouvement Générations Futures : www.mdrgf.org
- Réseau Environnement Santé : www.reseau-environnement-sante.fr

Une prise de conscience qui touche même les milieux les plus conventionnels. « Je m'occupe notamment d'accompagner les grandes cultures. », commente Jean-Marie Lusson du Réseau Agriculture Durable. « Leur motivation première n'est pas économique, c'est la santé, surtout chez les grands céréaliers. Ils me disent tous : « le pulvérisateur, je ne peux plus le voir en peinture ». Je ne me rendais pas compte, il y a quelques années, de l'importance de cette motivation pour le changement ».

Dans un milieu où le lien à la famille est particulièrement fort, la connaissance des conséquences sanitaires, notamment sur l'infertilité et les malformations à la naissance, ne laisse plus indifférent. Même si les tentatives de déni sont encore nombreuses, l'attention se porte désormais sur des symptômes passés jusque-là sous silence.

Un réveil douloureux, avec des « déclics » individuels qui prennent parfois du temps : « J'avais envie de travailler torse nu, donc j'ai travaillé de plus en plus avec des produits non toxiques », se souvient Jean-Luc Gauthier, viticulteur aujourd'hui passé en bio. « Il y avait une tête de mort sur le bidon. Au début, tu te dis « c'est normal, c'est pour dire qu'il ne faut pas en boire... » Et puis après, quand tu as été malade, ou quand on te parle de quelqu'un qui a eu un cancer, là, tu comprends ».

4- La force du contact à la Nature

Un moteur indirect ?

La relation à la Nature n'est pas citée comme moteur direct du changement. Pour Dominique Berry, conseiller technique à la Chambre d'Agriculture du Rhône, il s'agirait plutôt d'une approche en deux temps. « Certains n'affichent pas de sensibilité par rapport à la Nature mais vont mettre en place de petites démarches pour des raisons techniques : semer une bande fleurie, planter une haie (NdLR : ces techniques facilitent l'installation d'insectes et d'animaux dits « auxiliaires » qui vont diminuer les dégâts causés par les insectes dits « ravageurs ». Ex : le hérisson mangeur de limaces pour les maraîchers)... Ils vont alors en parler, en être fiers. Et ce premier pas permet d'aller plus loin, d'ouvrir des portes, de changer des représentations ».

Ainsi, la directive Natura 2000, souvent perçue comme une contrainte par les agriculteurs, a permis une sensibilisation pour la préservation de l'outarde dans la région Centre. Michel Blanc, formateur et accompagnateur raconte : « À partir du moment où ils ont vu ces oiseaux revenir, ils s'y sont intéressés de près... ils y ont vu des avantages, notamment avec l'arrivée de touristes étrangers venus spécifiquement pour les observer. Mais ils ont également trouvé là une fierté professionnelle et se sont approprié la démarche ».

Un cercle vertueux

Il n'est pas rare que l'adoption d'un cahier des charges techniques aboutisse finalement à un changement de regard porté sur la nature.

Exemple caractéristique cité par Luc Bauer, chargé d'accompagnement pour l'ARDAB : « Techniquement, en bio, il est intéressant d'avoir des zones refuges pour les insectes auxiliaires. Donc, on favorise la biodiversité par calcul technique. Mais après, le fait d'avoir des talus, des haies fleuries, c'est plus joli... on fait des belles photos qu'on peut mettre sur son site internet...le côté naturel devient une part de la communication envers les clients et de l'identité professionnelle. (...) Sans parler de la photo du cheval en train de labourer ! ». Un cercle vertueux dans le rapport à la Nature se met alors en place : « Ensuite, on voit des vigneronns qui plantent des arbres pour les fruits ».

Identifier les richesses naturelles de son exploitation

« L'œil s'aiguisé, l'agriculteur apprend à regarder « sa » biodiversité comme une richesse de son exploitation », commente Jean-Marie Lusson du Réseau Agriculture Durable. Un autre exemple est celui des éleveurs de veaux de boucherie qui re-considèrent complètement leur métier après avoir changé leurs techniques de stabulation (NdLR : passage de « cases » individuelles où l'animal est seul devant sa mangeoire, à des enclos collectif où les animaux peuvent interagir entre eux). Le système conventionnel leur donnait « l'impression d'être comme des ouvriers qui engraisaient des veaux. Avec le passage à des groupes de 30/40 animaux, (...) le métier n'est plus un métier d'ouvrier mais un métier d'éleveur au sens positif du terme : ils peuvent observer les animaux vivre des relations sociales », explique Anne-Charlotte Dockes, chercheuse pour l'Institut de l'Élevage. Grâce au lien retrouvé avec l'animal, c'est le regard sur soi-même et sur la profession qui évolue : l'éleveur est alors « fier de faire visiter son élevage aux consommateurs! ».



L'agriculteur lanceur d'alerte face au changement climatique

Claire Sérès, ingénieur agronome, docteur en économie et chargée du projet environnement au SUACI (NdLR : Service d'Utilité Agricole à Compétence Interdépartementale) Alpes du Nord, s'intéresse à la perception et aux stratégies d'adaptation des acteurs de la filière élevage montagne. Même si des attitudes de déni s'observent comme dans tous les secteurs d'activité professionnelle (voir Lettre 2 de Nature Humaine sur ce point), elle nous confie sa surprise devant la finesse des observations de terrain rapportées par les agriculteurs. « Leur relation physique au quotidien avec la nature leur donnerait une perception beaucoup plus aiguisée des indicateurs biologiques, les plaçant en situation de 'lanceurs d'alerte' pour un changement global qui touche toute la société ». Une étude plus détaillée sera prochainement menée par le SUACI, en collaboration avec la sociologue Karine Weiss. Pour en savoir plus : www.gisalpesjura.fr

Reconnaître la Nature comme une forme de « technologie d'avenir » ?

Les solutions « biologiques », directement issues d'une observation de la Nature (ex : le purin d'ortie, recours aux animaux auxiliaires...) sont gratuites, efficaces, souvent simples et peu coûteuses. Elles sont pourtant encore peu pratiquées et peu valorisées par les agriculteurs. Comment expliquer ce paradoxe ?

Dominique Viannay, maraîcher et administrateur de l'association Rés'OGM Info, déplore le peu de communication déployée par les instances « officielles » de l'agriculture autour de ces approches. Cette absence de crédit marketing expliquerait qu'elles soient considérées comme « rétrogrades » par les agriculteurs et associées à un imaginaire négatif de la Nature.

Le fort besoin de reconnaissance et d'appartenance qui anime les agriculteurs, conjugué au culte de la modernité technique, serait justement à prendre en compte pour promouvoir ces pratiques alternatives. Pour Dominique Viannay : « il suffirait que les instances officielles valorisent ces approches naturelles, requalifiées de « technologies vertes » ou « solutions d'avenir » pour que les agriculteurs suivent. »



« Merci de ne pas écraser l'expert agricole ! »

5- Et si le changement passait par les femmes ?

Des agricultrices qui innovent

Maxime Prével, sociologue, commente leur facilité à impulser des innovations dans le sens de la durabilité : « Tout ce qui est du domaine du tourisme, comme les gîtes ou les repas à la ferme, est souvent de leur initiative ». Ce que confirme Michel Blanc, formateur et accompagnateur : « Au départ, les volailles grasses ont été mises en place par les femmes en complément d'activité dans certaines régions. Ensuite, comme on s'est rendu compte que ça marchait bien, ça a été repris par les hommes qui ont industrialisé la filière ». Enfin, « l'installation de jeunes femmes en tant que chef d'exploitation est un élément nouveau, en progression importante, qui concerne des filles d'agriculteurs mais aussi des jeunes femmes issues du monde urbain ».

Selon le Ministère de l'Agriculture, « elles occupent une position clé dans l'acceptation sociale de l'agriculture, l'innovation, le rapport entre alimentation et santé.(...) Plus encore, ce sont leurs capacités à mobiliser des réseaux et à les mettre en mouvement qui apparaissent comme une source d'innovation ». (Source : extraits du Rapport d'analyse n°38 du Ministère de l'Agriculture, mars 2012, ref. p.31).

Un élément décisif pour le secteur agricole en crise

« Souvent ce sont les femmes qui prennent les choses en mains », nous explique le sociologue Roger Le Guen. Ce sont elles qui « sortent plus facilement du cercle vicieux, qui écrivent des livres, font des films, vont toucher le public pour faire comprendre ce que vivent les agriculteurs. Quand ça ne va pas du tout, on assiste à un repli des hommes dans le silence. Quand il y a des difficultés financières, ce sont souvent les femmes qui vont alerter les associations de soutien ». (Pour la résilience sociale et la mixité, cf encadré p.10).

L'accès au statut de co-exploitantes

Selon le Ministère de l'Agriculture, « un premier constat s'impose: il y a de plus en plus de femmes à la tête des exploitations agricoles. La part des femmes chefs d'exploitation ou

coexploitantes est en effet passée de 8 % en 1970 à 27 % en 2010. » Une évolution qui s'explique par la création, en 1985, des Exploitations agricoles à responsabilité limitée (EARL). « Cette nouvelle forme juridique a », selon la sociologue Alice Barthez, « ouvert un espace d'identité a priori insoupçonné pour les épouses. (...) En étant juridiquement des associés et pas seulement des époux, les conjoints peuvent organiser leurs relations selon une autre structure que la seule alliance matrimoniale pour individualiser leurs tâches et leurs responsabilités professionnelles ». Si « les jeunes exploitantes ont souvent eu des parcours plus variés, et ont une approche de l'activité différente de celle des hommes », le dernier rapport du ministère de l'agriculture rappelle qu'« elles rencontrent encore des obstacles et difficultés, que ce soit pour se former, s'installer ou dans l'exercice du métier ». Et restent absentes des postes à responsabilité dans les Chambres ou les syndicats. (Source : extraits du Rapport d'analyse n°38 du Ministère de l'Agriculture, mars 2012. Ref p.31.)

6- Reconversion et rapport au temps : savoir gérer la prise de risque

« Impossible de tout changer du jour au lendemain », confirme le sociologue Guillaume Christen. « Il y a forcément une perte de rendement les premières années. Dans un contexte économique fragile, la prise de risque est difficile ».

Comment les agriculteurs vivent-ils cette période de transition ? La plupart s'engagent progressivement dans la démarche et font des tests sur un bout de parcelle. « C'est difficile et violent d'aller vite. » reconnaît Jean-Luc Gauthier, viticulteur bio. « Il faudrait commencer par imposer seulement 10 % en bio de la surface de chaque agriculteur. Pour qu'il voit et qu'il se fasse sa propre expérience ».

Quelle échelle de temps pour une reconversion ? « Il n'y a pas de règle » observe Jean-Marie Lusson, accompagnateur du Réseau Agriculture Durable. « Pour certains, l'évolution va se faire par paliers sur 10 ans ; d'autres auront tout changé sur trois ans ». « Il m'a fallu 15 ans au total pour arrêter complètement les traitements », constate Jean-Luc Gauthier. « Le temps nécessaire à la reconversion pour l'agriculteur est parallèle au temps nécessaire pour que son sol récupère. Il faut du temps pour les deux, ça tombe bien ! »

La question de la transmission

Transmettre son exploitation, trouver un repreneur, devient la préoccupation principale de certains agriculteurs à l'âge de la retraite. Il y a là une vraie nécessité de trouver quelqu'un qui perpétue le travail d'une vie. Le passage en bio, difficile à envisager pour l'agriculteur en fin de carrière, devient parfois un moteur pour faciliter cette transmission. Luc Bauer, chargé de mission reconversions pour l'association des producteurs biologiques du Rhône et de la Loire, témoigne : « on a des anciens qui se mettent à la bio parce qu'il y a un jeune qui va reprendre. Et ils vont suivre les formations ensemble ».

Une conversion par étapes ?

« Chez les éleveurs, pour arriver à monter un projet en bio, il peut être intéressant de commencer par passer en agriculture économe et autonome (NdLR : rendre le système le moins dépendant possible des intrants extérieurs). Une exploitation qui commence par cette démarche-là, pourra ensuite passer en bio de façon beaucoup plus solide », explique Jean-Marie Lusson du Réseau Agriculture Durable.

Changer d'identité professionnelle à son rythme

Il poursuit : « La motivation de départ peut-être économique (ex : s'engager à respecter un cahier des charges, dans le but de recevoir une aide en retour.) Mais il faut être patient : on les retrouve 15 ans plus tard au Conseil d'Administration du réseau pour défendre l'environnement ! »

« Les gens vont toujours plus loin dans leur évolution que ce qu'ils avaient prévu au départ. »

Jean-Marie Lusson, formateur pour le Réseau Agriculture Durable

Accompagner le changement auprès des agriculteurs

L'accompagnement du changement est en lui-même un défi qui nécessite de véritables compétences et une grande capacité d'adaptation. Comment cette situation est-elle vécue sur le terrain par les formateurs, techniciens et conseillers, chargés par leurs structures d'accompagner les agriculteurs vers des pratiques alternatives ? Après avoir dépassé les freins à l'accompagnement de leurs publics, il leur faut souvent oser de courageux changements de posture professionnelle, affronter leurs propres difficultés à innover, et s'aventurer sur le terrain incertain des sciences humaines ! Témoignages de terrain sur des solutions qui ont fait leurs preuves.

Episode I - Embarquement pour le changement : voyageur seul ou accompagné ?

1- Le changement se propage-t-il spontanément ?

Avant tout, désirer le changement.



« Déjà, il faut que cela soit volontaire. On ne force personne à changer ses pratiques ». Le cadre est rapidement posé par Luc Bauer, chargé d'accompagner les viticulteurs en reconversion vers l'agriculture biologique. « Ceux qui viennent sont déjà partants pour se faire aider. Ceux

qui ne veulent pas se faire aider, on ne les voit pas. » Ce qui n'empêche pas certains de « franchir le pas sans demander de l'aide à personne, sans se faire accompagner. ». Un constat partagé par Michel Blanc, formateur et accompagnateur auprès des Chambres d'Agriculture : « L'agriculteur qui n'a pas l'habitude d'être conseillé ne va pas chercher spontanément un accompagnement. Il va essayer de se débrouiller tout seul. ». Une attitude qui peut s'expliquer si l'on se réfère à l'analyse des 6 étapes du changement et des différents modes d'accompagnement, développée dans la Lettre 4 de Nature Humaine : c'est lorsqu'elle a elle-même d'ores et déjà décidé de changer qu'une personne se tournera vers une recherche d'accompagnement.

Décloisonner les univers

L'observation du voisin joue un rôle crucial dans le processus de décision de l'agriculteur. « Je crois qu'untel a loupé son traitement cette année dans les betteraves... ». Les entretiens enregistrés par Guillaume Christen fourmillent de remarques en ce sens. Le sociologue commente : « Aussi, lorsqu'un agriculteur teste une innovation, les autres sont au courant et observent les résultats en direct sur sa parcelle ».

Néanmoins, ce mode d'information nécessite parfois un petit coup de pouce extérieur : « Il est difficile pour un agriculteur conventionnel d'aller de sa propre initiative chez un bio pour voir comment il travaille », observe Dominique Berry, conseiller technique et formateur pour la Chambre d'Agriculture du Rhône. « Les journées de formations sont des opportunités offertes pour décroisonner les univers et lâcher quelques résistances. (...) On se sert beaucoup des gens les plus avancés pour qu'ils nous amènent leurs voisins conventionnels en visite ».

Une hybridation spontanée des pratiques agricoles.

Lorsque le contact entre agriculteurs « alternatifs » et « conventionnels » est facilité, notamment par l'existence de groupes



professionnels mixtes, comme les CUMA (Coopératives d'Utilisation du Matériel Agricole), on assiste à des formes spontanées d'hybridation des pratiques agricoles. Sans être de véritables reconversions, elles contribuent à une diffusion accélérée des pratiques alternatives.

Les grandes exploitations n'échappent pas à de tels mouvements d'observation et d'appropriation de ce qui se fait en bio. A titre d'exemple, les poulets de Loué sont aujourd'hui essentiellement nourris de protéines végétales non importées (principe de l'agriculture durable) et soignés selon des techniques d'homéopathie empruntées à l'agriculture bio.

Une hybridation des pratiques qui fonctionne aussi dans l'autre sens, puisque certains acteurs de la filière bio s'inspirent des pratiques conventionnelles pour développer une production massive et industrialisée. « L'agriculture biologique a largement dépassé le stade de l'expérimentation et du marginal », commente le sociologue Guillaume Christen.

L'essayer c'est l'adopter...

Mais le changement nécessite aussi une phase d'expérimentation personnelle. Pour Jean-Marie Lussion, formateur pour le Réseau Agriculture Durable, un « truc » consiste à faciliter les « essais » de nouvelles techniques, l'air de rien. « L'utilisation de la herse étrille (NdLR : désherbage mécanique), dernier recours en cas d'impasse du tout chimique avec les chénopodes et les panics (NdLR : plantes invasives) devenus résistants, est un cas d'école d'adaptation d'une technique bio vers le conventionnel. Cela peut-être un premier pied à l'étrier. C'est souvent loin d'être suffisant pour entraîner une reconversion: l'agriculteur conventionnel vient chercher l'outil chez le voisin pour le passer dans son maïs, sans se poser plus de questions. Mais si le dialogue s'installe, avec la confiance, cela peut mener plus loin. Ensuite, on se servira de l'approche de dynamique de groupe pour favoriser le changement. » Tout en douceur !

Le risque de changer... sans changer !

La reconversion aux pratiques alternatives nécessite souvent de reconsidérer l'ensemble de son système de production. Un bouleversement du cadre de référence que les psychologues sociaux qualifient de « changement de type 2 » (voir encadré ci-après et page 11 sur le changement de cadre), et qui nécessite un véritable accompagnement. Un simple transfert de technique expose au risque de rester sur un mode de fonctionnement antérieur. Luc Bauer, chargé d'accompagner les reconversions

vers l'agriculture biologique, cite des exemples de stérilisation du sol par la vapeur dans certaines exploitations maraîchères intensives qui ont pourtant reçu le label « AB ». Il met couramment en garde les agriculteurs contre ce type de solutions et propose plutôt un changement de son cadre de référence. Exemple : « Lorsque [l'agriculteur] me dit que se reconvertir en bio sur 20 hectares, c'est trop de travail, je lui réponds : « Mais pourquoi 20 hectares ? Et si on travaillait sur une plus petite surface en bio, est-ce que vous ne vous en sortiriez pas mieux ? ».

Changements de type 1 et de type 2

« La systémique distingue deux types de changements : les changements de type 1 et de type 2. Le premier prend place à l'intérieur d'un système donné qui, lui, reste inchangé, dans le respect de sa propre homéostasie interne, le second modifie le système lui-même et exige de créer un cadre totalement nouveau. » Extrait de la Lettre Nature Humaine n°3 p.7-8-9

On peut dire qu'un changement de type 2 a eu lieu lorsqu'un changement s'est fait non seulement dans les actes, mais aussi dans la mentalité, la culture et le système de valeurs et de référence de l'agriculteur. A ce stade, le retour en arrière à une agriculture conventionnelle ne peut plus se faire, même

en cas de situation de crise générant peur et repli et souvent cause d'abandon des nouveaux comportements mis en place mais insuffisamment ancrés.

A titre d'exemple, le remplacement d'une alimentation animale à base de soja OGM d'importation pourra se concevoir par :

- l'achat de tourteaux de colza français (changement de type 1), ou par
- la culture de légumineuses avec une pratique de pâture qui modifie de façon structurelle l'organisation de l'exploitation. Dans ce deuxième cas, on est plus proche d'une dynamique de changement de type 2.

2- Prendre en compte les réticences à être accompagné

Qu'est-ce qui peut rendre difficile pour les agriculteurs la relation d'accompagnement ?

« D'entrée de jeu, tout jugement de valeur (négatif) va être un frein », constate à juste titre Michel Blanc, formateur et accompagnant. « Or souvent, on met des jeunes conseillers sur un bassin versant (NdLR : sur un secteur géographique donné). Et la première des choses qu'ils vont faire, c'est de dire à l'agriculteur « vos pratiques, c'est pas terrible... ».

Un frein qui s'accroît encore lorsque l'étiquette « bio » ou « durable » est affichée par l'accompagnant. « J'aurais tendance à conseiller de ne plus être dans la posture de conviction. Dire que « nos systèmes sont les meilleurs, vous allez être plus durables, plus écologiques », est plus souvent un repoussoir qu'une incitation à changer » constate Jean-Marie Lussion du Réseau Agriculture Durable. « Souvent l'agriculteur va faire l'analogie : « écologique équivaut à des réglementations contraignantes ». Il faut dire qu'on lui a fait apprendre l'environnement de force avec des réglementations subies ».

Là encore, le rapport au changement de chaque agriculteur va venir moduler l'acceptation d'un éventuel accompagnement. « Accepter qu'un point de vue extérieur vienne regarder ce que l'on fait, ce que l'on a toujours fait, c'est difficile ». Pour Roger Le Guen, sociologue, « certains agriculteurs très exigeants acceptent ce regard-là. Mais beaucoup d'agriculteurs qui se sentent inférieurs, rejetés, rejettent à leur tour ce monde du conseil ». Mais l'excès de confiance en soi ne facilite pas toujours le changement : « on a aussi une frange d'agriculteurs qui développent un sentiment de supériorité (ceux qui ont beaucoup de diplômes) et souhaitent se passer de ce monde de conseillers. Par exemple, certaines grandes exploitations, un peu claniques, refusent que le changement vienne des techniciens des Chambres Agricoles ».

« (...) On se fait tout de suite classer dans le tiroir écolo. Et l'interlocuteur va se cacher derrière l'étiquette pour ne plus écouter. »

Jean-Marie Lusson, formateur pour le Réseau Agriculture Durable

Une méfiance qui serait réciproque ? En effet, des freins peuvent être présents également chez les conseillers : « La Chambre d'Agriculture de l'Ardèche avait décidé que ses conseillers devaient rencontrer tous les agriculteurs du département », raconte Michel Blanc, formateur et conseiller des Chambres. « Les conseillers étaient les premiers à résister. Ils craignaient que les agriculteurs ne les reçoivent mal. J'ai dû travailler avec eux pour lever ces craintes. (...) En réalité, les agriculteurs étaient contents qu'on vienne les voir pour les écouter. La démarche a été très bien reçue. Ça a permis de créer un lien ».

Conclusion de Jean-Marie Lusson, formateur pour le Réseau Agriculture Durable : de part et d'autre, « il y a tout un travail de ré-assurance à faire. Ça secoue de changer, ça n'est pas neutre ! »

Rien ne remplace l'expérience vécue

La théorie, c'est bien gentil, mais pour beaucoup, il faut « être dans le concret, dans ce qu'on voit, ce qu'on touche... », constate Luc Bauer, chargé de mission reconversions pour l'association des producteurs biologiques du Rhône et de la Loire. « On peut conseiller tout ce qu'on veut à un agriculteur. Il faut l'avoir vécu, fait soi-même, il faut s'être confronté soi-même au terrain pour être crédible. » Un élément crucial, notamment tant que la personne est encore fragile dans sa volonté de changement (Pour en savoir plus sur les différentes étapes du changement que l'on traverse, se reporter à la Lettre 4 de Nature Humaine).

3- Adapter l'accompagnement

Une impasse de la relation de conseil classique

Pour le sociologue Guillaume Christen, « la relation de conseil s'est historiquement construite verticalement, selon un modèle descendant. » Or, si « plusieurs chercheurs ont montré que la relation entre « un technicien qui sait et des agriculteurs qui ne savent pas » peut fonctionner pour vulgariser un modèle technique, par contre, dans l'innovation, dans le changement, c'est un modèle qui ne fonctionne plus. Là le groupe est plus efficace », complète Jean-Marie Lusson, formateur pour le Réseau Agriculture Durable. En effet, « Le modèle classique de diffusion de l'innovation (avec des agriculteurs pionniers qui vont tester des innovations, puis des leaders d'opinions, puis les autres qui vont suivre) ne marche plus aujourd'hui. Il y a trop de méfiance envers le système agronomique tel qu'il a fonctionné jusqu'ici ».

Le modèle participatif comme piste de réponse

« Il faut changer la relation d'accompagnement », poursuit le sociologue. « Par exemple, réunir les agriculteurs, leur faire des suggestions techniques puis laisser chacun ajuster les solutions proposées à son système de pratiques, en prenant en compte la viabilité de son installation. » Ce qui est important, explique Guillaume Christen, c'est qu'« ils s'organisent eux-mêmes pour faire les tests ». Chacun fait ensuite des retours au groupe. « Cette traduction des dispositifs va produire un nouveau type de savoirs qu'on pourrait appeler modèle agricole de construction participative ».



Tirer des leçons de l'expérience

Accompagnement signifie aussi « aide à l'anticipation ». L'étude MontagneBio (cf références internet p.31), menée par Anne-Charlotte Dockes et ses collègues de l'Institut de l'Élevage, analyse des trajectoires professionnelles d'éleveurs laitiers bio en territoire de montagne. Ce travail a permis d'identifier des moments clefs de la reconversion où l'agriculteur a particulièrement besoin d'être accompagné : « dédramatisation » de l'ampleur du changement technique en amont, mise en relation rapide des éleveurs en reconversion avec les partenaires amont et aval, accompagnement et conseils post-conversion. « Ce retour d'expérience est essentiel pour améliorer les pratiques d'accompagnement », explique Anne-Charlotte Dockes. D'autant plus que « les questions techniques qui les inquiètent avant la reconversion ne sont pas toujours celles qui vont réellement poser problème le moment venu (exemple : la maîtrise sanitaire du troupeau selon le cahier des charges AB). La vigilance de l'accompagnant est ici essentielle pour anticiper les problèmes ».

Au-delà du contenu apporté, c'est surtout la posture de l'accompagnant et la qualité de la relation établie avec les agriculteurs qui seront décisives pour le changement.

Episode 2 - La posture de l'accompagnant : du conseil à l'écoute

1- Assumer la posture d'expert technique... jusqu'à un certain point

C'est à la posture d'expert que sont le plus souvent formés les accompagnants du monde agricole : détenteurs d'une certaine expertise, ils abordent les pratiques alternatives par l'angle technique. Une stratégie gagnante dans un contexte où leurs interlocuteurs sont en attente de ce type de discours. « Il faut apporter des éléments tangibles. » explique Dominique Berry, conseiller technique pour la Chambre Agricole du Rhône. « Accompagner sur des bases rationnelles, apporter des éléments chiffrés est important (...), cela rentre dans la démarche pour sécuriser, rassurer. » Une posture qui présente certains atouts :

- Éviter les tensions « idéologiques » au sujet du bio. Dominique Berry le reconnaît : « je me suis toujours débrouillé grâce à l'intérêt technique. Je mets en avant le fait que je peux être un relais et les faire bénéficier de ce que j'ai appris ». Les propositions d'offres d'accompagnement et de formations jouent d'ailleurs sur la sémantique pour ne pas effrayer les agriculteurs conventionnels. « On parle bien de « techniques alternatives » et pas de « bio » » précise Dominique Berry. « Ca se passe toujours bien. Parfois mon discours n'est pas reçu, mais on ne m'a jamais envoyé promener ».

- Faciliter les discussions sur des sujets émotionnellement difficiles, comme l'impact des pesticides sur la santé (voir p.15). « Il est difficile d'aborder frontalement ce sujet », avoue Dominique Berry. « Je conseille plutôt une approche par la pratique technique : argumentation sur les aspects réglementaires, propositions d'évolutions des pratiques sur la façon dont les pesticides sont utilisés, etc. »

Mais une posture qui présente aussi des limites :

- « Il faut savoir garder de l'humilité par rapport à cette posture d'expert », commente Dominique Viannay, maraîcher et administrateur de Rés'OGM Info. « La formation initiale des conseillers est souvent limitée en ce qui concerne les techniques naturelles (exemple : travail avec les insectes auxiliaires..). « L'accompagnant qui a une posture technique ne véhicule que ce qu'il sait. Il n'est pas toujours dans l'écoute des solutions des autres ».
- Il conclue sur l'importance de la qualité de la relation pour permettre le changement, au-delà du contenu du discours : « on s'identifie souvent à une personnalité, autant qu'à des idées, des concepts ».

2- Développer une stratégie d'animateur de groupe

Certains conseillers et accompagnants développent un véritable savoir-faire en terme d'animation de groupe se reposant essentiellement sur la dynamique de groupe.

« On entend par dynamique de groupe, l'ensemble des phénomènes, mécanismes et processus psychiques et sociologiques qui émergent et se développent dans les petits groupes sociaux, de 4 à environ 20 individus, durant leur activité en commun. La dynamique de groupe est, à l'intérieur des sciences sociales, le domaine qui s'intéresse à la nature, au fonctionnement des petits groupes et aux effets qui en résultent. Ainsi par exemple, l'appartenance ou la référence à un groupe peuvent favoriser certaines attitudes, croyances ou opinions. Cette influence du groupe peut être significative sur les représentations et actions individuelles. La « dynamique d'un groupe » peut donc faciliter des changements dans les comportements et/ou les attitudes d'une personne ou d'un groupe » (Extrait de la page « Dynamique de groupe » de Wikipédia).

Le principal challenge des conseillers est donc de lancer la dynamique initiale. « À partir du moment où l'agriculteur a un pied dans un groupe et qu'il s'y sent bien, alors les choses vont bien se passer. » Mais comment l'amener à se sentir bien dans un groupe ? Jean-Marie Lussion, animateur du Réseau Agriculture Durable, partage avec nous sa stratégie en trois étapes :

- « On commence par proposer un service technique basique, payant, individuel, assez proche de ce que propose la Chambre d'Agriculture ou le Contrôle Laitier. Mais on leur offre en plus

une série de journées collectives, par exemple sur la gestion de l'herbe et des systèmes alternatifs. Cette « offre gratuite » est présentée comme des journées d'information. »

- Du coup, « c'est un succès. Tous ceux qui s'inscrivent pour les journées individuelles viennent ensuite aux journées collectives ». Ces journées n'étant pas présentées comme des formations, elles sont vécues avec curiosité, dans la détente et sans enjeu. « Les agriculteurs ne sont pas désorientés par cette approche de groupe. Ils ont moins l'impression de se mettre en danger, surtout lorsqu'ils se sentent moins avancés que les autres (ils ont souvent peur d'être l'objet de condescendance, ce n'est pas facile pour eux). » Une étape « qui permet de constituer le groupe, avec toute la convivialité nécessaire ».
- Et c'est là qu'intervient véritablement l'accompagnement du changement, lorsque l'espace collectif de confiance est établi. « Après ça, on peut continuer à travailler dans la durée. On propose au groupe des rendez-vous réguliers, on fait le tour des fermes, et c'est le groupe qui trouve les conseils à donner à chacun. » Une technique qui a fait ses preuves, puisque « on fait une journée bilan de fin d'année, en observant les résultats financiers de tous, chose que normalement on ne raconte pas ». Jean-Marie Lusson conclue : « de façon générale, je trouve assez fabuleuse la capacité d'évolution des agriculteurs. Le groupe y est pour beaucoup. »

3- Vers une posture d'écoute ?

Dépasser la posture d'expert

« Il est difficile - et plus encore pour les hommes que pour les femmes - de renoncer à cette posture de l'expert qui détient les solutions », commente Michel Blanc, formateur auprès des conseillers des Chambres d'Agriculture. Or, « Il faut d'abord comprendre l'autre pour que l'expertise soit plus performante ensuite. » Un point de vue partagé par Jean-Marie Lusson, du Réseau Agriculture Durable, pour qui « une intervention n'a aucune valeur si elle ne correspond pas aux préoccupations de celui qui la reçoit ».

« Quitter la posture classique d'aide, de conseil, de transmission descendante du savoir permet d'aller vers une posture de co-construction avec ce que chacun apporte », observe Dominique Sinner, formatrice et accompagnatrice du changement.

« Ce qui est essentiel, ce n'est ni ma vision ni celle de l'autre, mais ce qu'on va construire ensemble. »

Dominique Sinner, accompagnatrice du changement

Prendre en compte l'expertise et le savoir des agriculteurs

« Si on veut accompagner un changement des pratiques », explique le sociologue Guillaume Christen, « il faut construire un nouveau repère imaginaire, en partant d'une représentation du vivant qui provienne de leur connaissance du terrain ». Assistant régulièrement à des sessions de formations techniques, le sociologue donne comme exemple la « vision familière des cycliques du vivant » développée par les éleveurs (NdLR : notamment le cycle « céréales, animaux, fumier »). « Le formateur pourra s'en inspirer pour expliquer en détail le fonctionnement du sol et l'importance de ne pas retourner les couches lors du labour ». Plus efficace qu'un cours de biochimie ! Autrement dit, « on favorisera une approche métaphorique qui prend sens à travers leur propre expertise d'usage. »

Mais plus encore, c'est tout un champ de savoirs enfouis qui remonte à la surface si on lui prête attention... « Jusqu'ici, les agriculteurs n'ont pas été autorisés à penser le développement agricole, parce qu'il était pensé par d'autres. Or ils ont développé une très grande capacité d'observation de leur propre agriculture », remarque Dominique Sinner, formatrice et accompagnatrice du changement. « Ils ont une analyse sensorielle incroyable, et une grande finesse pour l'analyse des données. Ils sont par exemple très à l'aise avec les schémas heuristiques pour les processus de prises de décision, plus que les personnes que je forme par ailleurs et qui sont formatées dans des processus linéaires rationnels classiques ». L'accompagnatrice renchérit : « Dans les petites exploitations agricoles, les gens ont une force d'observation et d'intelligibilité du monde particulière, sauf qu'elle n'est jamais développée ni travaillée ni valorisée. On ne permet pas souvent aux agriculteurs de s'appuyer sur leur propre forme de pensée, leur propre capacité d'observation de la nature, des rythmes. »

Ecoute active et questionnement

Les approches d'accompagnement basées sur l'écoute active et le questionnement se révèlent particulièrement efficaces.

Témoignage de deux formateurs qui interviennent auprès des conseils techniques des Chambres d'Agriculture : « Je leur propose d'avoir une casquette d'écouter d'abord, puis après, dans un deuxième temps, une casquette d'expert », explique Michel Blanc. « Il s'agit de restituer à l'agriculteur sa vision, de lui proposer un miroir de sa propre analyse.



On est là dans une démarche maïeutique, où la qualité de l'écoute est essentielle. J'invite les conseillers à laisser la place à l'autre. » (voir p.29 pour l'interview de Michel Blanc). « Habituellement, on questionne pour soi-même pour comprendre. On ne questionne pas pour l'autre. » commente Dominique Sinner. « Ces différences de posture n'ont l'air de rien, mais elles vont tout changer. Je ne vais pas questionner l'autre pour savoir, mais pour qu'il découvre lui-même ce qu'il sait, ce qu'il est, ce qu'il veut. Je lui offre un espace-temps de résonance. Je travaille sur ce point pour former les professionnels. »

Une attitude à cultiver : pour Dominique Sinner, « la plupart du temps, l'accompagnant vient remplir, occuper cet espace. Or, l'important, c'est que la personne elle-même puisse venir l'occuper, se poser. »

Episode 3 – Accompagner l'accompagnant ?

La profession de conseiller agricole est elle-même confrontée à de profonds changements ainsi qu'à des souffrances professionnelles. Pas facile alors d'accompagner les agriculteurs.

Mutations et inerties professionnelles au sein des Chambres Agricoles

Le sociologue Roger le Guen souligne une évolution de la relation entre les Chambres et les agriculteurs : « le changement professionnel se vit aussi au niveau des Chambres et des structures régionales. C'est difficile pour elles. » Restriction budgétaire oblige, « les accompagnements techniques sont peu à peu mis de côté », témoigne Dominique Berry, conseiller technique. « Jusqu'ici, c'était présenté comme un service public. Désormais, c'est de plus en plus proposé comme une prestation payante ». Il y a un risque fort que « les pratiques d'accompagnements techniques diminuent ». Explication du contexte : depuis 2008, les Chambres d'Agriculture connaissent une refonte de leurs statuts, de leurs budgets et de leurs organigrammes. La réforme nationale « Terres d'Avenir », menée dans le cadre de la révision générale des politiques publiques, aboutira en 2012 à une fusion des anciennes structures départementales en pôles régionaux.

En outre, « elles doivent faire face aux réactions des agriculteurs qui sont très critiques et se demandent à quoi leur servent ces structures. » Un mécontentement qui s'explique : « Il y a parfois une certaine anarchie sur le terrain, les organisations pouvant être un peu en retard sur les changements opérés par les agriculteurs eux-mêmes » observe le sociologue. « Leur réaction peut alors être d'essayer de rester dans le contrôle du savoir, ce qui n'est pas forcément pertinent. »

Pas toujours facile !

L'écoute active peut mener à des éventails de solutions qui ne correspondent pas toujours aux souhaits de l'accompagnant. C'est là toute la difficulté et toute la richesse de l'approche. Ainsi, l'identification d'un problème de temps de travail pour l'éleveur peut mener à deux pistes de solutions radicalement opposées : réduire le troupeau ou investir dans un robot de traite. « Nous n'accompagnons pas toutes les démarches de changement qui émergent de cette écoute », reconnaît Jean-Marie Lusson du réseau Agriculture Durable, « mais seulement les agriculteurs qui souhaitent aller vers des pratiques plus durables, plus autonomes ». Chacun a son rôle à jouer : « si besoin, nous les envoyons vers d'autres structures d'accompagnement adaptées. »

Travailler sur l'imaginaire pour dépasser l'inertie

Dominique Sinner, formatrice accompagnatrice du changement, utilise fréquemment le recours à l'imagination pour sortir du cadre de référence : « L'imaginaire, ce n'est pas le contraire du réalisme, c'est prendre le temps de travailler sur quelque chose qui n'existe pas encore, qui est impensable, infaisable. On peut ainsi « amener les gens à se décaler ». »

« On ne travaille pas assez sur l'imaginaire. Souvent, il manque une vision individuelle et collective de ce qui pourrait être autrement. Donc on est coincé, on est dans l'inertie. Quand vous êtes en plein brouillard, vous n'avancez pas, ou alors très lentement... »

Une profession qui se féminise

« Le public de conseillers que je forme est composé à 90 % de femmes » observe Michel Blanc, formateur et consultant auprès des Chambres. « Elles savent mieux écouter, et elles ont une approche du changement différente. Je dirais qu'elles ont la capacité de concilier différentes choses y compris des opposés, alors que pour l'homme ce sera plutôt « ou ». » Il constate également une évolution dans les recrutements : « aujourd'hui on est presque à 50/50 % parmi les conseillers des chambres agricoles, mais c'est nouveau, je me souviens avoir embauché la première femme dans notre Chambre en 1982. »

Un schéma classique : « c'est pas moi, c'est les autres »

Confrontées à ces changements internes, les Chambres ne sont pas toujours prêtes à accompagner les agriculteurs vers des pratiques agricoles alternatives ou bio. Une situation où la tentation est forte de reporter sur l'autre la responsabilité des freins. De son côté, Dominique Sinner, formatrice et accompagnatrice du changement, observe : « on parle du changement (« les agriculteurs ne veulent pas changer »), mais on ne combat plus l'inertie, on pointe juste du doigt les agriculteurs qui n'y arrivent pas. » Un autre exemple de projection : « je propose souvent de travailler avec la symbolisation », nous explique Dominique Sinner. « or, le premier frein que je rencontre...ce sont les réactions des professionnels de l'accompagnement qui me disent : « ah mais les agriculteurs ne vont jamais vouloir faire ça, hein ! ».

Un vrai besoin de reconnaissance

« Ce qui est important c'est que les gens qui accompagnent les agriculteurs soient eux-mêmes reconnus », ce qui n'est pas suffisamment le cas. Roger Le Guen, sociologue analyse les rouages de ce manque de reconnaissance : « les dirigeants et les chercheurs ont tendance à considérer les techniciens et les conseillers comme un monde intermédiaire. C'est un monde souvent

négligé, mal compris qui va être chargé de « faire passer des choses ». Voilà qui ne sert pas franchement les dynamiques d'appropriation du changement.

Sortir de l'urgence

Les conseillers et techniciens sont « eux aussi sous pression : pression de l'urgence, pression de la rentabilité ». Roger Le Guen, sociologue, nous invite à tirer des leçons du passé : « la modernisation de l'agriculture française s'est faite en 25 ans, et encore, avec une pression coordonnée et massive de tous les acteurs de l'époque (politiques, syndicats, JAC...) (...) Aussi, « ces changements qu'on attend du monde agricole vont demander des dizaines d'années. Il est important de sortir de ce sentiment de l'urgence. On ne doit pas confondre l'urgent et l'important. (...) Or les conseillers sont très souvent pris dans ce piège. »

De façon systémique, c'est toute la chaîne d'information et d'accompagnement qui est touchée. « On en arrive à des formations continues sur seulement une demi-journée pour traiter des causes environnementales. Comme si cela ne nécessitait pas aussi un travail sur soi et un travail sur l'information. » Pour le sociologue, « c'est une forme de gaspillage et de sélection sociale. Ceux qui peuvent se payer le luxe de l'urgence sont ceux qui ont déjà pris le temps de réfléchir avant. »

Commencer par vivre soi-même le changement ?

« Quand je forme des accompagnants du monde agricole, je les fais travailler sur leurs propres expériences et leurs propres stratégies d'apprentissage », explique Dominique Sinner, accompagnatrice du changement. « Il est essentiel qu'ils vivent et intègrent d'abord pour eux et en eux des changements qu'ils pourront ainsi mieux accompagner ». Un conseil qui va dans le sens d'une plus grande inventivité pédagogique : « Les gens sont en général très bousculés, mais très remotivés, reboostés. Ils vont ensuite trouver leurs formes propres d'accompagnement sur le terrain.

Françoise Keller, formatrice en Communication NonViolente, invite avant tout les conseillers agricoles à prendre le temps d'observer leurs propres émotions. Elle explique : « je ne crois pas qu'on soit capable d'accompagner une personne

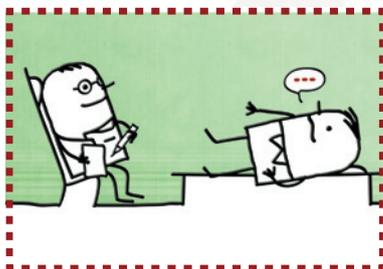
dans ce qu'elle vit, si on n'est pas également capable d'accueillir aussi ce que la situation éveille en nous : « ce que cela me fait, ma colère, mon impuissance, mon découragement, ce à quoi j'aspirerais tellement dans mon métier, ce qui a du sens pour moi dans cette démarche de former les autres... » » (Pour l'interview complète de Françoise Keller voir p. 31).

Un mécanisme observé également par Nature Humaine lors de son enquête en Rhône-Alpes sur la prise en compte des facteurs humains par les associations environnementales : il arrive que les émotions ou les frustrations écologiques des animateurs ou conseillers des associations interfèrent avec l'efficacité de leurs actions de sensibilisation du grand public.

Voir l'Enquête, téléchargeable sur www.nature-humaine.fr/rapportenquete

Episode 4 – Parler de ce qui ne se dit pas... le tabou de la psychologie et des sciences humaines

Sur le terrain, il s'avère difficile d'aborder avec les acteurs du monde agricole des sujets ayant trait à la sociologie, à la psychologie, ou aux sciences humaines en général. Difficile d'avancer dans la prise de conscience des moteurs et la levée des freins profonds si toute incursion dans le domaine psychologique entraîne en face une levée de bouclier. Comment prendre spécifiquement en compte cette difficulté dans le travail d'accompagnement du changement des pratiques en milieu agricole ?



Un tabou fort dans le monde agricole

Il a été longtemps difficile d'aborder ces sujets, « parce que c'était la contrepartie de rapports familiaux intenses », explique le sociologue

Roger Le Guen. « Une famille, c'est un groupe où il y a un mélange de rapports individuels, d'affects et d'enjeux économiques. (...) Les désaccords sont gérés sur le très long terme. On n'en parle pas, parce qu'on pense que cela pourrait faire exploser le groupe. » Néanmoins, pour Françoise Keller, formatrice en Communication NonViolente, « ce mécanisme n'est pas propre au milieu agricole, mais courant dans les milieux professionnels techniques. On acquiert ce frein dès l'école, où les émotions ne sont pas assez valorisées ».

Un rejet plutôt masculin

« La psychologie est encore perçue comme une question de femmes par les agriculteurs », témoigne le sociologue Maxime Prével. « D'ailleurs, ils diront spontanément « la » psychologue. Ces sujets peuvent être perçus comme une menace par les agriculteurs dont la socialisation s'est essentiellement construite autour du côté technique de leur métier. Aborder des questions sociologiques ou psychologiques, c'est une aventure, une entrée dans un domaine nouveau qu'ils ont peur de ne pas pouvoir maîtriser ».

« La non-mixité des responsabilités accentue encore cette tendance ». Pour le sociologue Roger Le Guen, « ce sont souvent les femmes en position dominée qui vont aborder et verbaliser cette dimension humaine parce qu'elles sont les premières victimes de ce passage sous silence. (...) Il n'est pas rare que des femmes interviennent pour apporter des compléments sur ces points lors d'interviews sociologiques où les hommes sont interrogés. »

Pas facile dans ce contexte de proposer des outils issus de la psychologie ou des sciences humaines. Michel Blanc, formateur,

exprime ses réticences à parler clairement de Programmation Neuro-Linguistique ou de théories issues des sciences cognitives lors de ses formations à l'écoute active. Il constate : « si j'ai un public masculin, on me fera toute de suite le reproche : « ton truc c'est trop psy ». Alors qu'écouter les gens, c'est en réalité la moindre des choses. Je préfère parler d'outils pratiques plutôt que de faire une approche trop théorique ».

La construction sociale des genres : le piège des stéréotypes

« On retrouve là les principes d'une construction sociale sexuée, une approche dite « genrée », où on apprend aux hommes à être forts », analyse Dominique Sinner, accompagnatrice du changement. « L'exemple des jouets est éclairant : le garçon se voit proposer des modèles de super-héros, image de la puissance, de la force ». On retrouve ces stéréotypes de façon très dominante chez les agriculteurs et les techniciens. Du coup, ils sont enfermés dans cette image. Ils vont souvent jusqu'au bout de ce « devoir d'être fort »...jusqu'à l'effondrement. »

Une demande qui émerge de la part des formateurs

La situation est tout de même en évolution, reconnaît Michel Blanc: « Dans les formations agronomiques classiques, on n'abordait jamais ces questions-là (...), mais c'est en train d'évoluer car on a pris conscience du besoin ». « Les conseillers se rendent compte que l'accompagnement technique ne suffit pas », observe également Françoise Keller, formatrice en Communication NonViolente, « car ils sont parfois témoins de conflits familiaux terribles ».

Des freins partagés... par les agriculteurs bio eux-mêmes !

« Les gens très militants, très prescriptifs, ont tendance à reproduire ce qu'ils dénoncent » constate Roger Le Guen, sociologue. « Ils peuvent être eux-mêmes intolérants et mépriser leurs pairs. C'est paradoxal, mais beaucoup de gens qui veulent changer le monde traînent avec eux des schémas anciens. Certains agriculteurs bio pensent qu'ils savent et que les autres ne savent pas... Cela ne prédispose pas à accepter un regard de la sociologie, car on n'est plus « expert » face à un sociologue... on reste un humain de la société, comme le voisin. »

Comment aborder ces sujets sans heurter les freins ?

Françoise Keller, experte en Communication NonViolente nous propose une approche riche et pleine de ressources dans la rubrique « Pour aller plus loin » p.29.

Pratiquer l'écoute active et le questionnement

L'accompagnement du changement ne s'improvise pas. De nombreuses approches et postures complémentaires ont été évoquées dans cette Lettre, mais qu'en est-il concrètement sur le terrain ? Comment peut-on apprendre à cultiver une posture d'écoute active et de facilitateur ? Comment enrichir ses compétences lorsqu'on a une formation essentiellement technique ? Michel Blanc nous parle de sa pratique de terrain auprès des agriculteurs qu'il accompagne dans le changement, mais aussi auprès des accompagnants des Chambres d'Agriculture qu'il forme à sa technique. Voyage au cœur du métier.

Michel Blanc a une longue pratique du milieu agricole. Il a travaillé 20 ans en Chambre d'Agriculture, puis 15 ans dans la formation des agriculteurs à la conduite de projet. Il est aujourd'hui intervenant formateur indépendant auprès des conseillers agricoles.

Pour en savoir plus et le contacter : www.tf.consultant.fr

Des solutions inspirées par l'histoire de l'agriculteur

« Je distingue le changement souhaité et le changement contraint et je suis très attentif à ce que me dit mon interlocuteur. Le discours qu'il me tient reflète sa vision de la situation, qui est peut-être incomplète, mais que je dois comprendre. Par exemple lorsqu'un agriculteur me dit « j'aimerais bien », j'attends le « mais » qui va venir... Ensuite, je me dis qu'il a de bonnes raisons de faire comme il fait, il faut que je comprenne ses raisons. Prenons le cas des phytosanitaires. La raison profonde peut être un besoin de sécurité : la qualité de ses produits est reconnue par les acheteurs, l'agriculteur craint de mal vendre ses fruits s'il ne les traite pas. Le traitement est une forme d'assurance ! Là, il faut chercher comment l'aider à s'assurer autrement. Pour cela, je travaille beaucoup sur l'histoire de mon interlocuteur, ses expériences et ses réussites : « Y a-t-il des situations où vous avez utilisé moins de pesticides » ? Réponse : « oui une année de sécheresse » ou « oui, j'ai des parcelles que je pourrais traiter moins, mais je le fais quand même, c'est plus simple » etc. On va ensuite s'appuyer sur cette expérience pour imaginer des solutions.

Des gains supérieurs aux obstacles

L'agriculteur, mais aussi le conseiller, ont tendance à voir d'abord les obstacles et les difficultés. Moi, je travaille d'abord sur les bénéfices attendus. Tant que les gains ne seront pas suffisants, la personne ne va pas se mettre en mouvement. Il faut inverser cette inéquation pour que les gains soient supérieurs aux obstacles. D'une part, en mettant la personne en situation pour qu'elle visualise mieux les gains, et d'autre part en travaillant sur ce quelle considère comme étant l'obstacle principal.

Lorsqu'on arrive à lever cet obstacle, à le contourner, ou à voir comment « faire avec », cela met automatiquement dans l'ombre les obstacles secondaires. Et cela change l'inéquation.

Mais on n'est pas sûr pour autant que l'agriculteur se mette en mouvement. Il reste encore à faire le deuil de certains avantages de la situation antérieure. Je considère l'équation suivante : « La somme des gains et l'acceptation du deuil des avantages de la situation initiale doivent être supérieurs aux inconvénients de la situation visée. » (Sur le deuil, voir la Lettre nature Humaine n°3).

Ce qui est important à ce stade, c'est de faire confiance à l'agriculteur pour trouver ses propres réponses. Je ne vais pas lui expliquer ce qu'il faut faire. Je considère que c'est lui qui a les compétences pour trouver les solutions. De toute façon, si je lui suggère quelque chose, il va me répondre « Oui, mais... » et pour moi, cela veut dire « non » ! Par contre, je suis ferme sur le questionnement.

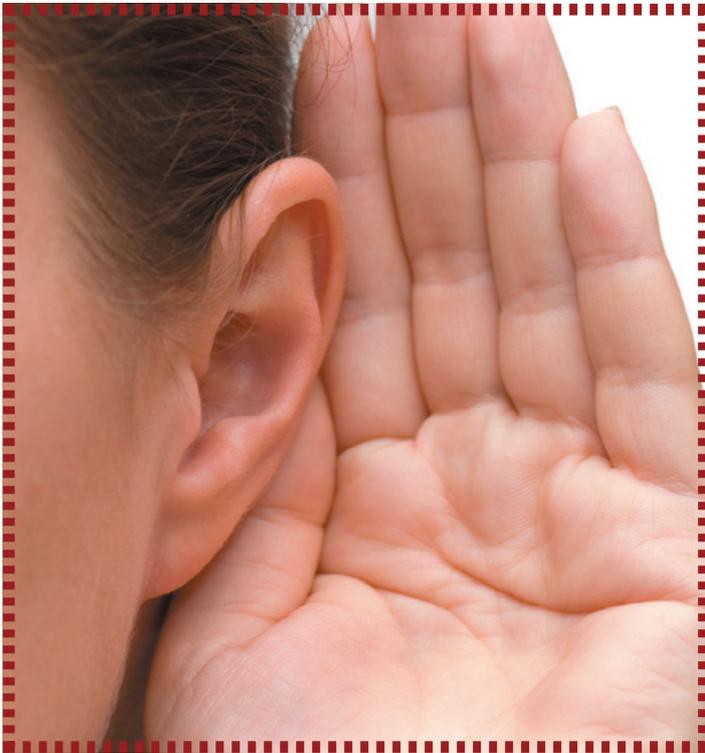
Un questionnement précis

J'apprends aux conseillers à mener une écoute active et à utiliser une démarche de questionnement précise. On commence toujours par poser cette question à l'agriculteur : « comment t'est venue cette idée de changement ? ». C'est là qu'on voit que le changement a des racines anciennes, qu'il est ancré depuis longtemps. Ensuite, on enchaîne sur des questions qui vont l'aider à se projeter avec confiance dans l'avenir : « Qu'est-ce que tu va gagner ? Qu'est ce qui t'en empêche ? Supposons que les problèmes sont levés, quels sont tes objectifs ? Etc ». Il est parfois nécessaire de re-questionner pour obtenir quelque chose de précis. Par exemple, un objectif, cela doit être accompagné d'un chiffre et d'un délai. La personne se mettra en mouvement lorsqu'elle visualisera de vraies perspectives concrètes. Si l'écoute est bien menée, une confiance réciproque s'établit avec la personne.

Un tel questionnement permet également de revenir sur l'expérience passée, sur les réussites et les moments où l'agriculteur a su dépasser des obstacles. Avec la confiance en l'avenir, ce sont les deux éléments qui contribuent à renforcer la confiance en soi.

Écoute active

Cette qualité d'écoute ne s'improvise pas. Les silences sont les plus importants, il ne faut pas les couper, or certains conseillers sont bavards. C'est une forme de maïeutique, on fait accoucher les gens de ce qu'ils ont dans la tête, mais qui est encore trop embrouillé. Quand on a compris cela, on peut commencer à questionner le discours que la personne nous tient. Plus on le précise, plus cela fait préciser la pensée, et cela éclaire la situation sous un autre jour. On évite tout ce qui sera une forme de « mot-valise » (NdlR : ou « mot fourre-tout »). Par exemple, un agriculteur me dit « je manque d'argent ». Je vais rebondir sur le « de » qui est indéfini pour lui demander « de combien ? ». Et cette précision rapproche l'agriculteur de la réalité du changement.



Mot fourre-tout : « Par analogie avec un fourre-tout, grand sac souple sans compartiment intérieur, il s'agit d'un mot le plus souvent abstrait à la signification floue, polysémique, ambiguë. Les mots fourre-tout ne sont pas des mots creux qui ne veulent rien dire, mais au contraire des mots trop pleins auxquels chacun peut faire dire ce qu'il veut. » *Définition Wikipédia.*

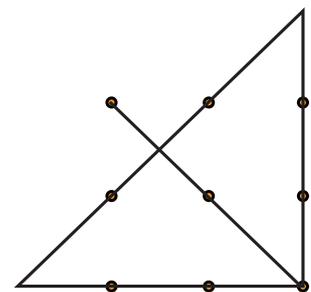
Un franc succès

Voilà 4 ou 5 ans que je travaille avec les CIVAM de Bretagne, et les demandes se multiplient. Je suis beaucoup intervenu dans les Chambres pour le monde viticole : les conseillers ne savent plus comment répondre aux demandes. Pour eux, il ne s'agit pas de changer à 100 % leur façon de faire, mais de faire évoluer leurs pratiques en se découvrant des compétences nouvelles. J'ai noté que les femmes s'approprièrent mieux ces approches, elles ont plus de facilité à les mettre en pratique (Ex : repérer les mots fourre-tout...). Souvent les conseillers testent mon approche, puis élargissent leur pratique lorsqu'ils prennent confiance.

Concrètement, je propose une première journée, pendant laquelle j'explique le principe, les trucs, les outils. Puis nous passons deux journées avec les agriculteurs en mode d'exercice. L'un des conseillers conduit l'entretien, les autres observent et je supervise. En général, les conseillers voient tout de suite les améliorations à apporter, mais ils veillent à conserver une casquette « d'écotants ». On débriefe ensuite entre nous, et on donne à l'agriculteur une restitution à chaud de sa propre vision de la situation. Enfin, chaque conseiller peut lui faire une préconisation, cette fois-ci avec la casquette d'expert. On envoie également à l'agriculteur une restitution écrite et on propose un accompagnement pour qu'il y ait réellement une modification des pratiques dans la durée. Si l'essentiel a été fait lors de l'entretien, il est important de contacter la personne pour voir où elle en est dans son évolution. Un simple coup de fil peut suffire.

Réponse du Jeu des 9 points : (cf page11)

En pratique, les personnes confrontées à ce jeu mettent des barrières supplémentaires aux consignes données. Elles se cantonnent dans le carré représenté par les 9 points. Du coup, ce n'est pas possible. Si la personne ne se met pas de barrières supplémentaires, elle va pouvoir réussir. Encore faut-il oser sortir du cadre.



Le regard de la Communication NonViolente

Les tensions émotionnelles qui accompagnent les difficultés professionnelles des agriculteurs, et du monde agricole en général, sont parfois difficiles à appréhender pour les accompagnants. Françoise Keller nous éclaire sur les apports de la Communication NonViolente dans un tel contexte.

« La Communication Non Violente est remarquable par sa simplicité, explique Françoise Keller. C'est une approche accessible à tous, qui donne des clefs essentielles pour développer des coopérations. Elle permet de transformer les différences en richesses et non en obstacles. »

Françoise Keller est coach, consultante, et formatrice certifiée en Communication NonViolente ainsi qu'en gouvernance sociocratique. Elle propose des formations, accompagnements individuels ou d'équipe, médiations pour « révéler la musique des hommes, des équipes et des organisations ». Elle travaille depuis de nombreuses années avec des publics très variés, notamment issus du monde agricole. Pour en savoir plus et la contacter : www.concertience.fr

Une écoute des besoins au service du changement

La question du changement est intimement liée à la question de la motivation. Est-ce que la personne change parce qu'elle est mue par la peur ? Parce qu'elle pense qu'elle n'a pas le choix (par exemple pour des raisons économiques) ? Ou parce qu'elle pense que cela va l'aider à répondre à des besoins fondamentaux ? Dans ce dernier cas, le changement sera plus juste pour la personne, plus créatif et avec plus d'énergie. Or, justement, la Communication NonViolente aide à être à l'écoute de nos besoins et des besoins de l'autre. En ce sens, elle aide à devenir acteur du changement en partant de nos motivations les plus profondes, et non de nos peurs, obligations ou contraintes... Être à l'écoute des besoins des autres, cela permet de trouver des stratégies plus respectueuses et plus justes pour chacun.

La Communication NonViolente

L'empathie est au cœur de ce processus de communication créé dans les années 1970 par Marshall B. Rosenberg. Le terme « non-violent » est une référence au mouvement de Gandhi et signifie ici le fait de communiquer avec l'autre sans lui nuire. Un processus qui permet de :

- repérer ce qui, dans notre manière de penser et de communiquer, bloque et génère la violence ou, au contraire facilite la communication et désamorce les conflits
- développer nos capacités à clarifier ce que nous vivons et à exprimer des demandes claires
- rétablir ou instaurer un dialogue où chacun se sent reconnu.

Apaiser les tensions et retrouver un élan vital

Il m'est arrivé d'avoir dans un même stage un agriculteur conventionnel et un militant écologiste dont le discours était très revendicatif et accusateur. Au cours du stage, qui est tout public, les participants ne parlent pas de leur métier. Pendant le repas, ces deux personnes ont découvert leurs activités respectives et ont amorcé un débat d'arguments, chacun essayant de convaincre l'autre de sa position. C'était un dialogue voué à l'échec. Mais ce qui m'a touchée, c'est qu'à un moment, ils se sont mis à parler réellement de leurs besoins et de leurs aspirations fondamentales au lieu de chercher qui avait tort et qui avait raison. Et là, ils se sont rendu compte qu'ils avaient les mêmes besoins ! Tous les deux avaient besoin de nourrir sainement leurs enfants, de respecter leur héritage et de se rattacher aux générations passées... Un dialogue a pu se créer, grâce au processus de Communication NonViolente.

Nous pouvons spontanément amorcer ce passage à la coopération, dans le respect de chacun. Mais nous oublions cette capacité dans les situations où nous sommes persuadés d'avoir raison ou de ne pas avoir le choix. Lorsqu'on dépasse ces visions, on retrouve un élan vital qui donne beaucoup d'énergie.

C'est bien sur un chemin progressif qui ne se fait pas en un jour. Je propose un cursus d'initiation sur plusieurs jours, pour apprendre à être à l'écoute de nos émotions, de nos ressentis et de nos jugements ce qui donne beaucoup d'informations sur nos besoins. Mais une simple journée de prise de conscience, de découverte peut être significative pour beaucoup de personnes.

Pour aller plus loin :

- Le site national de la Communication NonViolente : <http://nvc-europe.org/france>
- La communication NonViolente au quotidien, Marshall B. Rosenberg, éditions Jouvence.
- Pratiquer la Communication NonViolente, chez InterEditions 2011, Françoise Keller, dessins d'Alix de la Tour du Pin

Se reconnecter à sa propre vision idéale du métier

Le premier conseil que je pourrais donner aux accompagnants serait : « qu'il renonce à vouloir faire changer l'agriculteur ! ». Le plus long dans la démarche de changement consiste à permettre à la personne de se connecter à ses besoins, ceux qui sont nourris et ceux qui ne sont pas nourris. Elle ira alors très vite et trouvera ses propres solutions. On ne passe pas à l'action lorsqu'on a l'impression que c'est l'autre qui est moteur du changement. Il est important d'être dans l'écoute, dans l'accueil des besoins de l'agriculteur. Si on reste sur le plan des croyances de ce qui est bien ou mal, de ce que je dois faire ou ne pas faire, cela ne marchera pas. Je conseille de partir de la vision, du rêve de la personne : « quel est le métier d'agriculteur dont je rêve ? ».

Passer de la culpabilisation à l'empathie

Le film *Nos enfants nous accuseront...* m'a beaucoup interpellé. Le regard de la Communication NonViolente permet une lecture très riche de certaines situations évoquées. J'ai été ainsi très sensible à la panique de l'agriculteur qui dit en substance « sans mes produits chimiques, je ne sais pas faire ». Il y a là une peur à traverser, une forme de remise en cause de l'estime de soi. Le changement demande de réapprendre. Un des freins serait de vouloir rassurer la personne et de lui dire « mais non, ce n'est pas si compliqué ! L'agriculteur d'à côté a réussi, on va vous aider ! ». Non, pour dépasser cette peur de l'échec, il faut qu'elle soit pleinement accueillie et entendue. La question de la culpabilité est également très présente. Notamment à travers l'image de l'agriculteur qui passe en bio parce que son enfant a un cancer... Cette culpabilité est terrible. Or, pour changer, il faut pouvoir accepter le fait que, « jusqu'à maintenant, je n'ai pas forcément agi de façon parfaite ». Il faut pouvoir se dire : « j'ai fait une erreur. À l'époque j'ai fait du mieux que j'ai pu, je ne savais pas, et maintenant que je sais, j'ai envie de changer ». Il y a un deuil à faire.

Traverser et quitter la culpabilité, voilà une clef importante du changement. Les écologistes qui appuient sur cette culpabilité ne l'ont pas compris. Pour pouvoir changer, l'agriculteur a besoin de recevoir de l'empathie. Il croyait bien faire, il a fait certains choix pour nourrir ses propres besoins (qui peuvent être la sécurité financière, le besoin de répondre à une exigence forte de ses acheteurs, l'espoir que lui donnaient ces nouvelles technologies...) et maintenant, on le juge. Cette souffrance-là doit être entendue aussi.

Aborder en douceur le champ de la psychologie

Cela peut être difficile dans certains milieux professionnels très techniques comme le monde agricole, d'aborder ces sujets sur un plan sociologique et psychologique. Je conseille de respecter le rythme des personnes accompagnées. Je propose aussi certaines portes d'entrées pour faciliter la prise de conscience.

Par exemple, la porte d'entrée des émotions. Pour certains il sera difficile d'aborder ces sujets psychologiques sur un plan conceptuel, mais il sera plus facile de verbaliser leur émotion du moment, comme la colère, la peur, la fatigue etc. Pour d'autres personnes, les émotions feront peur. Elles seront considérées comme non rationnelles car la personne n'a pas appris à les valoriser.

Dans ce cas, on peut utiliser la porte d'entrée des jugements. Au lieu de demander à la personne comment elle se sent, on commence par lui demander d'exprimer ses jugements : « quels seraient vos jugements sur votre voisin en bio ? Quels seraient vos jugements sur l'accompagnant qui vous fait faire du psycho-social ? » etc. C'est souvent un moment très jubilatoire pour l'agriculteur qui peut enfin lâcher tous ses jugements ! Or, chaque jugement correspond à un besoin caché...

« Écrire, c'est inspirer autrui, le pousser vers sa ressemblance,
vers sa préférence. »

Jean Cayrol - Extrait d'Écrire

Les contributeurs de la Lettre :

Auteure principale et passionnée : Lara Mang-Joubert

Consultante et formatrice pour un changement vivant au cœur de l'écologie technique, facilitatrice de connections créatives et spécialiste en santé-environnementale (CV sur www.nature-humaine.fr).

Initiatrice des Lettres, coach-rédactrice et relectrice inspirée : Séverine Millet, co-fondatrice de Nature Humaine, rédactrice des 7 précédentes Lettres, coach « DD », accompagnatrice du changement et consultante sur les questions de communication responsable (severinemillet@gmail.com).

Commanditaires de la Lettre, conseillers pertinents et relecteurs attentifs : Marie-Aude Cornu, Brigitte Nardin et Dominique Viannay, pour l'association Rés'OGM Info.

Interviewés (merci pour leur temps et leurs propos passionnants !):

Luc Bauer, chargé de mission pour l'association des producteurs biologiques du Rhône et de la Loire (ARDAB, www.corabio.org/ardab ou luc-ardab@corabio.org) ; Dominique Berry, conseiller pour la Chambre d'Agriculture du Rhône (dominique.berry@rhone.chambagri.fr) ; Michel Blanc, formateur auprès des conseillers agricoles (www.tf.consultant.fr) ; Guillaume Christen, sociologue de l'environnement à l'Université de Strasbourg (guillaume.christen@gmail.com) ; Anne-Charlotte Dockes chargée de projets au sein de l'Institut de l'Élevage (anne-charlotte.dockes@idele.fr) ; Jean-Luc Gauthier, viticulteur en biodynamie dans le Beaujolais (cretdeyere@orange.fr) ; Roger Le Guen, sociologue et enseignant-chercheur à l'École Supérieure d'Agriculture d'Angers (r.leguen@groupe-esa.com) ; Jean Guinand, éleveur paysan dans le Rhône et animateur de la commission laitière pour la Confédération Paysanne ; Françoise Keller, coach, consultante, et formatrice

certifiée en Communication NonViolente (www.concertience.fr) ; Jean-Marie Lussion, formateur et animateur pour le Réseau Agriculture Durable (<http://www.agriculture-durable.org/>) ; Maxime Prével, docteur en sociologie et auteur de L'Usine à la Campagne (m.prevel@em-normandie.fr) ; Claire Sérès, chef de projet environnement au SUICI Alpes du Nord (cseres@suacigis.com) ; Dominique Sinner, formatrice et consultante sur les questions d'accompagnement et de changement (acp.changeement@gmail.com). Une partie des interviews et le détail de leur parcours sont disponibles sur : www.nature-humaine.fr/lettreatriculture.

Références Bibliographiques : Les références complètes des ouvrages et des publications cités dans ces pages ont disponibles sur : www.nature-humaine.fr/lettreatriculture.

Mise en page et graphisme (Sublime, merci !): l'agence de communication Sidièse – www.sidiese.com.

Crédit photos : site internet de vente en ligne Fotolia – www.fotolia.com.

Comité éditorial (débordé mais soutenant) : liste sur le site de Nature Humaine.

Abonnement :

La Lettre est gratuite. Il est possible de s'abonner et de se désabonner sur le site de Nature Humaine.

www.nature-humaine.fr/abonnement.

Soutient de Nature Humaine :

L'association finance cette Lettre par les dons de ses membres et les subventions. Il est possible de soutenir l'association, et même d'en devenir membre, en se rendant sur son site Internet :

<http://www.nature-humaine.fr/membresetbenevoles>.

La Lettre est sous licence Creative commons garantissant une diffusion large, car permettant aux lecteurs de l'utiliser, de la reproduire, de la distribuer, de mettre un lien internet vers elle, sous la condition de citation de la Lettre, de l'auteur des propos cités ou de l'écrit, et du site Internet de Nature Humaine.

Cette œuvre ne peut pas être modifiée, ni commercialisée.



NATURE HUMAINE
40 Passage du Désir, 75010 Paris
www.nature-humaine.fr
contact@nature-humaine.fr

La lettre est soutenue par l'association Res'OGM Info.

RÉS. OGM INFO

Partenaire financier :

Rhône-Alpes Région

